

ons stad

Nr 4 1980





Le début du mois de mai fut marqué par la visite du Lord Mayor de la City de Londres – The Right Honorable The Lord Mayor Peter Gadsden – et de la Lady Mayoress accompagnés du Aldermanic Sheriff et de Mrs. Leaver, du Chief Commoner et de Mrs. Dyer, du Sword Bearer Lt. Col. Milo et du Serjeant-at-Arms Lt. Col. Brooke Johnson.

Le Lord Mayor est élu chaque année par les Aldermen (échevins) de la City of London parmi deux candidats proposés par les Liverymen (membres des guildes ou corporations) de la City. Le Lord Chancellor of England, agissant au nom de la Reine, doit approuver le choix des Aldermen.

Le Lord Mayor préside la «Court of Aldermen» et la «Court of Common Council», l'organe exécutif de la Corporation of London gouvernant la City de Londres qui ne couvre qu'un territoire d'un mille carré («square mile») et qu'il ne faut donc pas confondre avec la Ville de Londres qui est un amalgame de plusieurs municipalités. La City of London – dont le Lord Mayor est le magistrat suprême – est un des grands centres financiers et commerciaux du monde.

Sir Peter Gadsden est un homme d'affaires né en 1929 au Canada et il est le 652^e Lord Mayor (période 1979/80), le premier Mayor of London ayant été en 1192 Fitz Aylwin (le titre de Lord Mayor [Dominus Mayor] ne datant toutefois que du début du 15^e siècle).

Dans son allocution à l'Hôtel de Ville, le Lord Mayor se déclara enchanté de l'accueil qui lui fut réservé par la Ville de Luxembourg, seule capitale de la Communauté Européenne qu'il aura visitée dans ses fonctions actuelles. En guise de remerciement, Sir Peter Gadsden remit au Bourgmestre de la Ville un objet d'art en argent provenant de Mansion House, la résidence officielle du Lord Mayor.

Dans ses paroles de bienvenue, madame le Bourgmestre de Luxembourg souligna notamment les liens qui unissent Londres et Luxembourg, ceux, tout d'abord, de deux capitales de la Communauté Européenne, mais aussi de deux centres financiers de première importance. Le Lord Mayor reçut en cadeau une médaille en argent frappée à l'occasion du 150^e anniversaire de la pose de la première pierre de notre Hôtel de Ville.

Chronique de l'Hôtel de Ville

La construction de l'Hôtel de Ville n'a pas été, en son temps, une mince affaire. Entre la décision du Conseil de Régence de la Ville (1827) et l'achèvement définitif (1860), il ne s'est donc pas écoulé moins de . . . 33 ans.

La date de la pose de la première pierre est connue: le 15 juillet 1830, il y a 150 ans.

Après plusieurs projets sans suite, l'administration communale décide, le 23 novembre 1827, que l'Hôtel de Ville sera érigé d'après les plans de M. Julien Etienne Rémont, architecte et professeur à l'Ecole Industrielle à Liège. Sous le titre «Des lions de Rémont aux lions de Trémont», l'écrivain luxembourgeois Marcel Noppeney fit paraître en 1932 une étude sur ce projet de longue haleine.

Rémont naquit en 1800 à Liège où il décéda en 1883. A partir de 1837, il a été architecte de la ville de Liège, y construisant notamment l'Athénée, le Casino et la Synagogue. On lui doit aussi les théâtres de Namur et de Maastricht.

«Après un départ assez vif . . . ralentissement, et ce n'est qu'en 1835 que la bâtisse était suffisamment achevée quant au gros oeuvre pour qu'on pût songer à commencer les travaux intérieurs».

La suite de la Chronique signale:

1838: «Le bâtiment étant suffisamment avancé à l'intérieur, la musique bourgeoise y donna un concert à MM. les bourgmestre et échevins (21 octobre). Le lendemain, 22 octobre, le Conseil de Régence tint sa première séance (dans la salle du conseil, l'actuelle salle des mariages)».

1841: En juin, visite du Roi Grand-Duc. Bal au Cercle littéraire (sur l'emplacement de l'actuel Cercle municipal) . . . «parce que le premier étage de l'Hôtel de Ville n'est toujours pas terminé. De plus, il eût été dangereux d'y recevoir beaucoup de monde. On a beaucoup regretté que les vastes salles de cet Hôtel n'eussent pu être appropriées pour une circonstance si solennelle.»

«Reçu au bas du perron . . . le Roi fut introduit dans la salle du Conseil de la Régence . . . sous (sic) le péristyle était rangée une double haie de dames de la ville,

derrière lesquelles se tenaient les hommes. Le Roi voulut visiter toutes les localités de l'étage, de même que les bureaux de l'administration communale. Malheureusement, les belles et vastes salles de l'étage ne sont pas achevées et les ressources ne sont pas prochaines. Cet état de choses excita vivement l'intérêt du monarque, qui assura . . . qu'il serait avisé aux moyens d'y parvenir.»

1842: Une commission d'experts se réunit en septembre . . . elle constate des lézardes dans la face côté rue Chimay, . . . et l'on décide de consolider le bâtiment par l'adjonction de quatre colonnes à ériger dans le vestibule, ce qui en porta le nombre à quatorze.

1844: «Aussi ne fut-ce qu'à partir de 1844 que l'on put parler d'un achèvement réel et que l'Hôtel de Ville put, dans toutes ses parties, être mis à la disposition des édiles, du public, et même des Etats, en attendant que fut construite une Chambre des Députés digne de la représentation nationale.»

1859: L'éclairage, qui jusque-là dut se faire à la bougie, est remplacé par un éclairage au gaz.

Voilà donc comment en 1860, note en 1974 Georges Schmitt, l'Hôtel de Ville s'est présenté dans ses éléments d'architecture et de décor intérieurs essentiels. Et, bien qu'au cours de ces trente-trois ans (1827-1860) qui se sont écoulés entre la première conception et l'achèvement définitif, les styles aient évolué, il n'y a pas eu rupture d'inspiration. En effet, les éléments «Empire» (rampe de l'escalier d'honneur), «Néo-classique» (colonnes et pilastres avec leurs bases et chapiteaux portant des plafonds à caissons ou à losanges), «Restauration» (pilastres rudentés et plafonds à rosaces), «Louis-Philippe» et «Second-Empire», les bras du péristyle provenant d'un château du Roi du même nom, lustres et bras de même que des éléments de moindre importance (poignées de portes et espagnolettes décorées de palmettes etc. . .) se suivent historiquement et s'intègrent sans heurt dans un corps d'architecture néo-classique d'une sobriété voulue.



Cette médaille qu'il est envisagé de mettre incessamment en vente, est due à l'artiste Huguette ETIENNE-HELDENSTEIN. Elle place l'Hôtel de Ville dans l'époque de ses origines en le montrant avec des personnages du temps, des enfants jouant aux jeux d'alors et des paysans apportant leurs produits au marché.





Sommaire



page 4 Hat Luxemburg noch Spielraum?

page 10 La commune et le Sport

page 14 Service des Parcs

page 18 Nationalismus?!

pages intercalées I-VIII

La commune à votre service

Die Gemeinde zu Ihren Diensten

Il comune a vostro servizio

A Comuna ao vosso serviço

page 19 Die Stadt Luxemburg in der Karikatur

page 22 Trésors du Musée J.P. Pescatore

page 23 Trémont-Ausstellung

page 27 Théâtre Municipal: Plaidoyer pour l'abonnement G

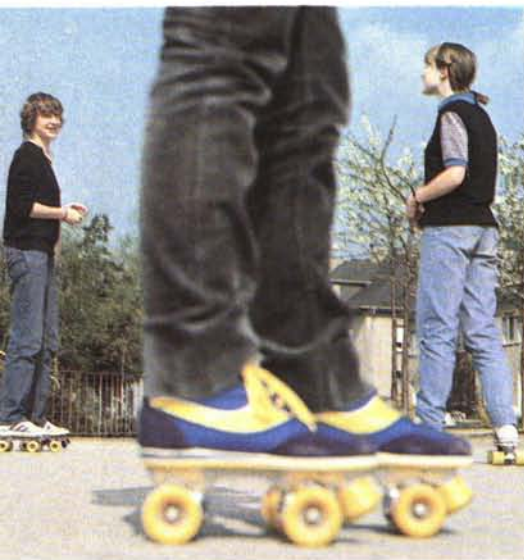
page 30 Cinémathèque Municipale: Saison 1980/81

page 34 Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

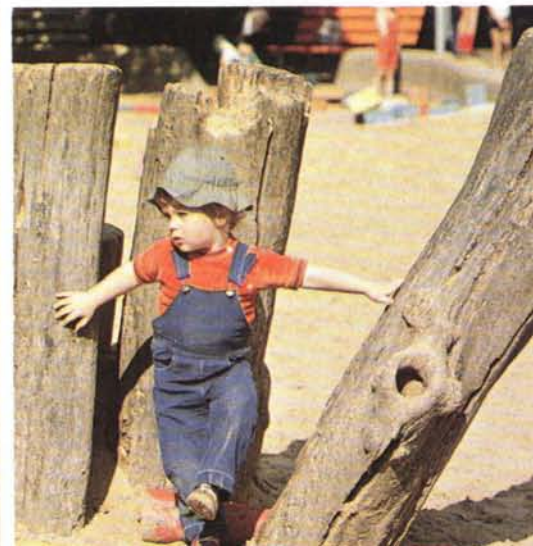
page 36 Syndicat d'Initiative: Calendrier culturel

Ons Stad – No 4 Juin 1980

Edité par l'administration communale de la Ville de Luxembourg
 Imprimé sur les presses de l'Imprimerie Saint-Paul S.A., Luxembourg
 Collaborateurs rédactionnels: René Clesse, Ben Fayot, Evy Friedrich,
 Gaston Holzmacher, Richard Ries, Lex Roth, Pol Tousch
 Documentation: Lilo Weier-De Haas, Dipl. Ing. für Landschaftsbau
 und Gartenarchitektur
 Photos: IMEDIA, Marcel Schroeder
 Layout: Dieter Wagner
 Caricatures: Romain Lenertz
 Coordination: Fred Junck
 Tirage: 37 000 exemplaires
 Distribution à tous les ménages de la Ville de Luxembourg



Hat
Luxemburg
noch
Spielraum?



Die zigtausend Kinder, die in der Innenstadt und in den Vororten leben, sind nicht wahlberechtigt. Kaum einem Politiker oder Stadtplaner wird es darum einfallen, sie um ihre Meinung zu fragen. Geschäftsstraßen, breite Boulevards, riesige Wohn- und Bürosilos werden geplant und gebaut, Stahl und Beton sind längst heimisch geworden in dieser Stadt, haben vielerorts Patrizier- und Plebejerhäuser aufgeessen, Wiesen und Bäume durch sogenannte „Architektenpetersilie“ ersetzt. Geschäftsinteresse und Rendite heißen die Argumente der Urbanisten, und mit Baggern, Planierraupen und stählernen Baugerüsten werden sie untermauert. Zum Träumen und Spielen, zum Herumtollen und Spaziergehen bleiben das Petrußtal und der Stadtpark, bleiben die Unterstädte, der Baumbusch, die über die Stadt verstreuten Sandkastenoasen und die wenigen Wiesen, die noch für ein Fußballspiel zu gebrauchen sind. Noch ist diese Stadt nicht ganz verplant, noch bleiben Zeit und genügend Raum zum Umdenken. Nicht nur die Kinder werden es zu schätzen wissen, wenn in Luxemburg der europäische Traum nicht noch vor dem Jahr 2 000 zum Alptraum wird.

Stadtbild im Mai

Auf dem in Deutschland immatrikulierten Audi, der am Boulevard Royal geparkt ist, lese ich folgenden Aufkleber: „Wer Kindern das Spielen verbietet, sollte gleich die Kinder verbieten“. Gut formuliert, aber ... Ich sehe mich um. Ein Tag im Mai, warm, fast schon schwül, gewittrig. Vierspurig und hektisch fegen die Autos bei Grün über die Kreuzung, nervös trommeln die Fahrer bei Rotlicht aufs Lenkrad und machen ihrer Ungeduld durch Gasgeben im Leerlauf Luft. Luft?

Überall stinkt es nach Abgasen, abwesend geschäftig hetzen die Menschen über die Zebrastreifen, und manche schleppen die Kinder wie Aktentaschen an der Hand mit sich herum. Die Chase Manhattan Bank läßt grüßen, das Forum Royal strahlt fremd und kalt in der Frühlingssonne, und am Bankensilo gegenüber klebt noch ein Baugerüst, auf dem Arbeiter mit nacktem, braungebranntem Oberkörper herumturnen. Alles das, was hier gespielt wird, ist jedenfalls nicht für Kinder gedacht, denke ich und steuere Richtung Stadtpark.





Stadtpark

Strickende Omas, zeitunglesende, dösende Mütter auf Bänken säumen den Spielplatz im oberen Park, hinter der Villa Vauban nahe dem Glacis. Hunde haben keinen Zutritt. Ein paar Kleinkinder scharren im Sandkasten. Ein etwa Zehnjähriger versucht sich die Langeweile auf einer erbärmlich quiet-schenden Schaukel zu vertreiben. Rentnerehepaare schauen vorbei und genießen mit wohlwollendem Lächeln die Stille dieser Oase, an welcher der



Stoßverkehr anliegender Boulevards nur wie eine ferne Lärmkulisse frisst. Ein kleines Mädchen fällt hin und beginnt laut zu weinen. Die Mutter legt das Strickzeug beiseite und wiegt das Kind auf den Armen. Eine Idylle für Rentner und streßgeplagte Mütter, ein Ort der Ruhe für Babies und Kleinkinder, jedoch kein Tummelplatz für Heranwachsende.

Weiter unten, nahe der Villa Louvigny, wo sich wie immer Touristen und ausländische Schulklassen drängen, befindet sich der zweite, größere Spielplatz des Stadtparks. Hier geht's schon etwas lustiger und lauter zu. An einer Bude kann man ein Eis, ein Bonbon oder ein Eiffelturmbarometer erstehen, und auf den Bänken sitzen, in Gruppen, auch schon mal junge Leute. Mehrere Spielgeräte wie Kletterstangen, Irrgarten, Schaukeln und Wippen stoßen bei den Kindern auf reges Interesse. An manchen Geräten scheint die Nachfrage so groß, daß einige anstehen müssen.

Leider habe ich den Hund mit, ich führe ihn zwar an der Leine und passe auch auf, daß er die Anlagen nicht beschmutzt, dennoch weist mich ein Aufseher in Uniform freundlich aber bestimmt vom Platz. Trotz aller hygienischen Gegenargumente ist es ein Widerspruch, daß Hunde hier nicht zusammen mit den Kindern herumtollen dürfen. Speziell als „Hundetoiletten“ zu kennzeichnende Plätze und ein bißchen Nachsicht würden wohl genügen, damit die Familien auch ihre Vierbeiner mitnehmen könnten.

Was diesen Spielplatz noch attraktiver gestalten würde, wäre ein sauberes Plansch Becken und eine Reihe von richtigen „Abenteuerspielen“, welche die Phantasie der Kinder weit mehr herausfordern als Schaukeln und Wippen.

Auch ist es im Stadtpark immer noch offiziell verboten, die Rasenflächen zu betreten. Die Gärtner und Aufseher drücken schon mal ein Auge zu bei Kleinkindern oder Jugendlichen, die an warmen Tagen im Gras liegen, doch wird das Verbot weiterhin aufrechterhalten. Wäre es nicht angebracht, den Menschen das Betreten der Rasenflächen zu gestatten, wie das im Londoner Hyde Park oder im Pariser „Jardin du Luxembourg“ seit Men-

schengedenken der Fall ist? Das wird natürlich auf Kosten mancher Pflanze gehen und wahrscheinlich auch der Schönheit des Rasens Abbruch tun, doch muß man sich fragen, ob die Kinder, die Rentner und die Angestellten während der Mittagspause diese Grünfläche nicht bitter nötig hätten? Auch das wäre Lebensqualität . . .

Kindergerechter Baumbusch

Der Baumbusch hat sich im Laufe der Jahre zur wirklichen, schnell zu erreichenden Alternative für streß- und lärmgeplagte Städter gemausert. Jogger und Spaziergänger finden hier während der Mittagspause oder nach Feierabend Ruhe und Entspannung.

Gleich hinter den Tennisplätzen hat die Stadtverwaltung in Zusammenarbeit mit dem zuständigen Förster einen großen Abenteuerspielplatz angelegt, der wirklich allen Kinderwünschen gerecht wird. Burgtürme können hier erforscht werden, eine große Wiese lädt zum Ballspiel ein und aus Baumstämmen roh zusammengefügte Spiel- und Klettergeräte lassen der Phantasie und der Unternehmenslust der kleinen und größeren Kinder freie Entfaltung. Besonders das riesige Schaukelschiff aus Baumstämmen erfreut sich bei allen großer Beliebtheit, genau wie die Seilrampe, wo man sich an einem Haken festhält und mindestens dreißig Meter weit durch die Luft gewirbelt wird. Warum solche Spiele nicht auch anderswo von der Gemeindeverwaltung errichtet werden, habe ich den Stadtgärtner gefragt. Antwort: „Was den Kindern gefällt, ist den Eltern meist viel zu gefährlich.“ Auf jeden Fall ist der Spielplatz im Baumbusch unter den Kindern der Hauptstadt die Nummer Eins. Allerdings ist er etwas abseits gelegen. Obwohl gute Busverbindungen über Rollingergrund bestehen, werden wohl viele Eltern zögern, besonders ihre Allerkleinsten da allein hinfahren zu lassen.

Das Petrußtal

Bei gutem Wetter bietet diese wohl schönste und romantischste Grünzone der Hauptstadt, mit ihren steilen Hängen, ihren Felsen und Bäumen allen Altersgruppen Ruhe und

Erholung. Besonders der große Springbrunnen hat es den Kindern angetan, und kein Aufseher hat es bis heute fertiggebracht, die Großen und Kleinen, die hier an heißen Sommertagen herumplanschen, zu verschrecken, obwohl dieses Wasser laut Anschlag fürs Baden ungeeignet ist. Im Petrußtal könnten durchaus weitere Spielmöglichkeiten für Kinder ins Auge gefaßt werden, um es in noch größerem Maß am Wochenende und an den freien Nachmittagen für Familien attraktiv zu machen.

Spielplätze in den einzelnen Stadtvierteln

Beispiel Petrußtal, nahe der Seimoisstraße: Hier finden wir, zentral gelegen und bequem zu erreichen, einen Spielplatz, der viele Möglichkeiten für Kleinkinder bietet und durch eine üppige Wiese am Rande der Petruß auch Heranwachsenden ein Fußballspiel erlaubt. Allerdings haben längst nicht alle Plätze in den verschiedenen Stadtvierteln diese Vorzüge. Allzuvielen beschränken sich auf Sandkasten, Wippen und Rutschen, die von einigen Ruhebänken gesäumt sind. Solche kleinen Spieloasen, wie es sie in Bonneweg, Hollerich, auf Limpertsberg, Belair, in Beggen, Cessingen, Gasperich, Merl oder im Rollingergrund gibt, sind auf die Dauer kein großer Anziehungspunkt für reifere Kinder und können allerhöchstens von Müttern begleiteten Kleinkindern ein bißchen Luft und Entspannung liefern.

Bessere Spielmöglichkeiten bietet dagegen der Parc Laval in Eich. Im Belair Viertel, gegenüber dem Athénäum, ist ein großer Abenteuerspielplatz im Entstehen, der bei den Kindern wohl Anklang finden wird.

Die Vorstädte Grund, Pfaffenthal und Clausen haben in Sachen Spielanlagen nicht gerade viel aufzuweisen, doch finden die Kinder in diesen romantischen Vierteln noch genug, auch mit Grün bewachsene Ecken und Plätze, um sich auszutoben.

Rund sieben Millionen investiert die Stadt Luxemburg alljährlich in den Unterhalt und die Neuamenagerung von Spielplätzen, Arbeiten, die in den Zuständigkeitsbereich des Parkdienstes fallen, der für die Spielplätze allein



übers Jahr acht Mann freistellt, eine Zahl, die allerdings längst nicht genügt, um die rund achtzig in der ganzen Gemeinde verstreuten Plätze zu betreuen und neue anzulegen.

In einer Studie über die Grün- und Parkflächen der Stadt Luxemburg wurde die bestehende Infrastruktur mit deutschen Normen verglichen. Bei einem Grünflächenbedarf von 2,25 m² pro Einwohner fehlen in unserer Hauptstadt noch 88 400 m². Diese Flächenangabe ist wohl kein absoluter

Richtwert, doch weist sie unmißverständlich darauf hin, daß in Luxemburg in Sachen Städteplanung noch vieles im argen liegt und in Zukunft durchaus verbesserungswürdig wäre. Städteplaner und Ingenieure sollten in verstärktem Maße die Meinung von Garten- und Landschaftsspezialisten einholen, ehe sie ihre Projekte auf den Instanzenweg schicken.

Spielplatzmodelle an ausländischen Beispielen

Alle möglichen Modelle von in Luxemburg noch äußerst seltenen Abenteuerspielplätzen findet man im nahen Ausland, besonders in der BRD, Holland und der Schweiz, bereits in rauen Mengen. Immer häufiger stößt man auch auf das Konzept der Wohnspielstraße mitten im Stadtviertel. Eine Straße wird einfach für den Verkehr gesperrt und durch Anpflanzen von Bäumen und Hecken ein soziales Umfeld, wo spontanes Leben wieder mög-

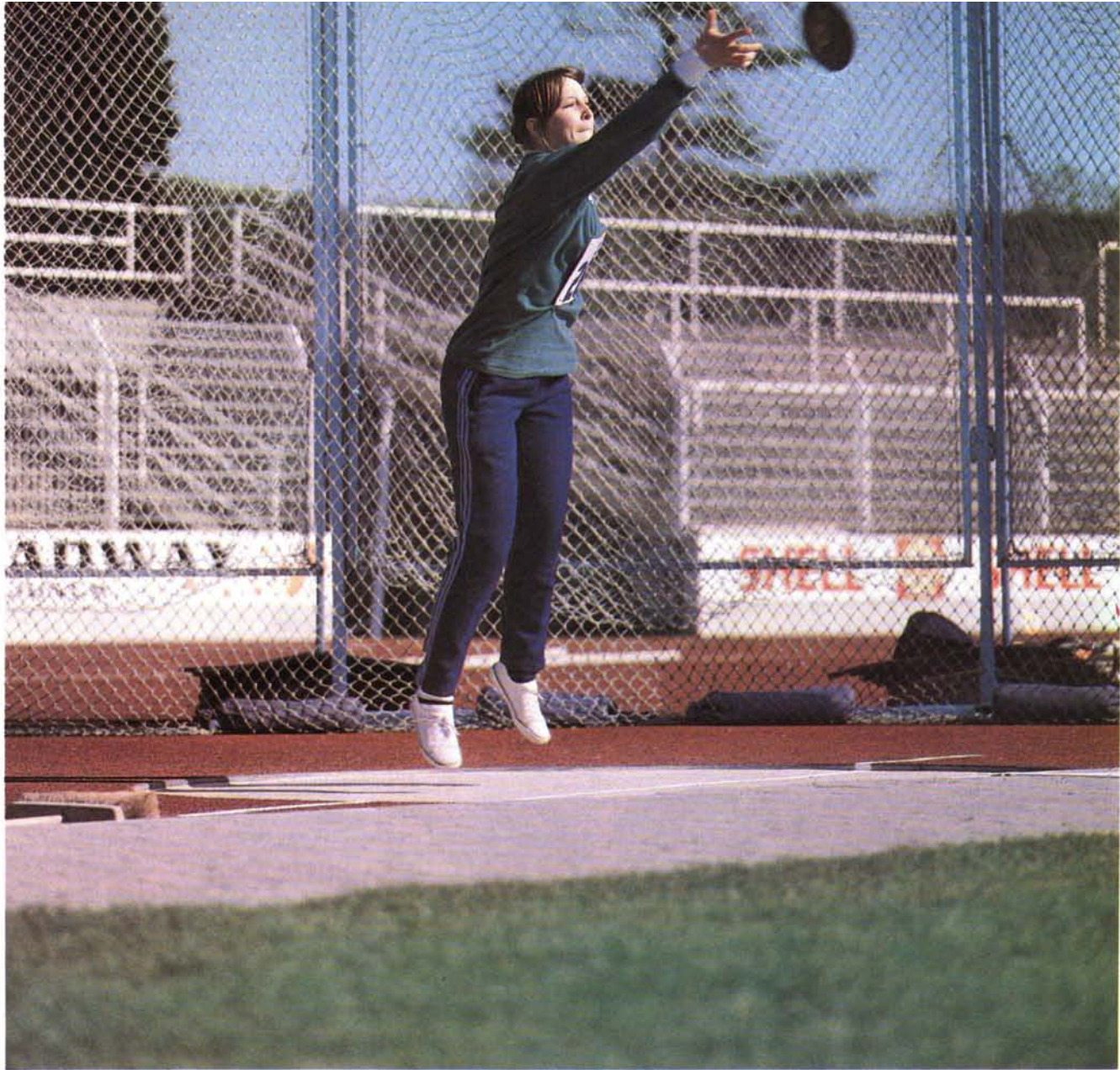
lich wird. Hausfrauen treffen sich hier zum Plausch, Rentner können mitten in der Straße auf Bänken sitzen und Kinder dürfen selbstverständlich hier nach Herzenslust herumtoben und spielen, ohne dauernd Gefahr zu laufen, Opfer eines Verkehrsunfalls zu werden. Eine für den Verkehr gesperrte und den Kinderspielen vorbehaltene Straße besteht in Neudorf („Ale Wé“). Aber auch in den Neubauvierteln am Stadtrand wären solche Wohnspielstraßen durchaus denkbar. Alles, was man braucht, ist ein bißchen Phantasie und Zivilcourage.

Spielstraße in Zürich in einem dicht besiedelten Altbauquartier. Mit verhältnismäßig wenig Kosten wurden vielseitige Freizeit-, Spiel- und Erholungsanlagen geschaffen

Besser als der beste Spielplatz: eine natürliche, menschengerechte Umwelt

Professor Hans-Georg Jaedicke, Sozialmediziner und Anthropologe, meint in der Zeitschrift „Garten und Landschaft“: „Erziehung heißt Hinausführen aus der ersten Totalabhängigkeit Mutter-Kind. Doch wohin? Wieviele Kinder leben schon rein wohnungs- und straßenmäßig in kinderfeindlicher und vor allem reizarmer Umwelt. Und das ist nun das Ergebnis unserer Untersuchung: Kein Abenteuerspielplatz, keine Wohnspielstraße, keine Wochenend- oder Ferienlandschaft kann jene Summe von stimulierender Vielfalt geben, hat jenen Aufforderungscharakter an die erste ästhetische Welteroberung des Kindes wie ein kleines Stück zusammenhängender, gewachsener Natur nicht weit von der Haustür. (. . .) Man muß Herz haben, in eine vage Zukunft zu bauen.“





La commune et le sport

Premier volet:
Sport en plein air



L'administration communale de la Ville de Luxembourg compte parmi ses multiples services également un «Service des Sports» dont les bureaux sont installés au Centre Emile Hamilius. Ce nouveau service, mis en place le 1er janvier 1979, permet de centraliser toutes les initiatives communales concernant le sport, son organisation technique, administrative et financière.

Dans la présente édition du magazine «Ons Stad», nous nous contenterons de parler du «Sport de plein air» en nous réservant les «Sports en salle» pour une édition ultérieure.

Commençons par le football qui, soit dit en passant, est, avec le cyclisme, le sport favori de nos concitoyens. En cela nous rejoignons les villes voisines de l'étranger qui, elles aussi, connaissent cet impressionnant engouement pour le football.

Sur son territoire, la Ville de Luxembourg veille sur 18 terrains de football réservés aux clubs et associations locales affiliés à la Fédération Luxembourgeoise de Football. En outre ces terrains sont mis à la disposition des associations de football corporatif et des écoles primaires et postprimaires de la capitale.

Le fleuron de ces terrains est le Stade municipal à la route d'Arlon qui sert régulièrement aux rencontres internationales de la FIFA et de l'UEFA.

Notons qu'à Beggen le club local pourra bientôt disposer d'un nouveau stade de football principal et d'un terrain d'entraînement. Cette innovation est très hardie, car elle cause un certain tracasserie aux édiles municipaux du fait que d'autres clubs voudraient bien disposer, eux aussi, d'un terrain d'entraînement. Qu'on se rassure: la ville s'est attelée à la tâche, bien difficile

par endroits, de doter à moyen terme et selon leurs besoins, aussi d'autres clubs de terrains d'entraînement.

On peut dire que le total des équipes utilisant des terrains de football, entretenus par les services municipaux, approche la centaine. C'est beaucoup, dira-t-on, en pensant surtout aux frais d'entretien assez élevés.

D'autre part, cependant, il est réconfortant de voir tant de concitoyens s'adonner à la pratique de ce sport et des milliers d'autres fréquenter assidûment les terrains à titre de supporters. Il est réconfortant aussi de constater que tous les clubs prennent bien soin de l'infrastructure qui leur est confiée, ce qui diminue certainement les frais incombant à la municipalité.

D'aucuns préconisent d'essayer de réduire le nombre des clubs par des fusions ou des associations spéciales dans le but de réaliser l'une ou l'autre économie au budget municipal. Mais ce



n'est pas là le chemin à suivre! Au contraire, il convient d'aider les clubs à améliorer la qualité de leur jeu dans le but d'augmenter ainsi le taux d'assistance lors des rencontres. Voilà qui profitera aux trésoreries des clubs et donnera aux comités la possibilité de soigner l'image physique et morale de leur club sans avoir recours à tout bout de champ aux deniers de la Ville.

Quittons le domaine du football pour celui du **tennis**, ce sport dont la popularité va en croissant. La ville dispose de 5 enclos totalisant 36 courts utilisés par plus de 2 000 adeptes du «sport blanc» comme on disait du temps des Lenglen, Borotra, Perry, etc.

L'ensemble de cette infrastructure est aménagé et surveillé par la Ville qui confie aux clubs de tennis le soin de faire vivre et prospérer cet important patrimoine sportif.

Et puis, la Ville de Luxembourg se propose d'aménager à Kockelscheuer un Centre de Sports et de Loisirs. Elle

y dispose d'une propriété municipale de l'ordre de 4 ha et le projet prévoit la construction d'un hall ainsi que l'aménagement de plusieurs courts de tennis. En voilà une bonne nouvelle pour les pratiquants du tennis!

Quant à l'**athlétisme** – sport de base – les 2 clubs de la capitale (CAL et CA Spora) ont à leur disposition les belles installations du stade municipal à la route d'Arlon tant pour leurs séances d'entraînement que pour les compétitions proprement dites. Il y a deux ans, la Ville a remplacé la traditionnelle piste en cendrée par une piste à couverture synthétique et il y fut aménagé un système d'éclairage conforme aux normes internationales. Les luminaires permettent tant les nocturnes de football que celles d'athlétisme.

Un centre pour les lancers, notamment pour le lancement du marteau, fut construit au Centre de Sports de Cessange.

Pour ce qui est de la pratique des sports de **boules et de pétanque**, Luxembourg-Ville compte en ce moment 2 clubs qui ont à leur disposition des aires aux «Trois Glands» et au Plateau Altmünster. Les services compétents de la Ville garantissent également l'entretien de l'infrastructure de ces deux disciplines.

Au **tir à l'arc**, le club pilier, la «Flèche d'Or», se vit doter d'un stand de tir aménagé au Baumbusch selon les derniers perfectionnements en la matière que le service municipal des sports fit siens, un stand de tir qui valut à la Ville des félicitations internationales. En outre, l'exercice du tir à l'arc a été rendu possible au Centre de Cessange et au stade municipal.

Après ce bref tour d'horizon – qui ne veut nullement être exhaustif – il convient de relever que l'administration communale a chargé son service des sports de procéder à un

perfectionnement régulier et constant de l'infrastructure sportive.

Il est rassurant de savoir qu'au sein de la municipalité toutes les propositions sont examinées par des experts et les projets reconnus réalisables tant des points de vue technique que financier sont mis en exécution et menés à bonne fin conformément à la loi de 1976 sur l'éducation physique et le sport.

Evoquons finalement la question soulevée depuis belle lurette par les sportifs, à savoir s'il est indispensable de se faire membre d'un club sportif fédéral pour pouvoir utiliser, d'une façon générale, les installations sportives municipales qui, dit-on avec raison, sont aménagées et entretenues par la Ville.

A notre avis, il est important que le pratiquant d'un sport s'affilie à un club de son choix qui doit lui garantir un accueil chaleureux, ceci dans le but final de montrer la force morale du mouvement sportif institutionnalisé. Généralement les cotisations ne sont guère trop élevées; elles sont à la portée de tous. En plus, quiconque adhère à un club en signant une licence sportive fédérale, bénéficie de certains avantages, notamment d'une assurance-accidents et d'une assurance-responsabilité civile lors de la pratique du sport.



«Service des Parcs»

Naturschützer und Umweltfreunde dürften mit dem Ergebnis einer Bestandaufnahme zufrieden sein, die auf dem Gebiet unserer Landeshauptstadt durchgeführt wurde. Trotz des urbanistischen Ausbaus, trotz der Ausdehnung oder gar der Ausuferung der Wohngebiete, trotz mancher städtebaulicher Sünden im Kerngebiet bleibt Luxemburg unverändert eine grüne Stadt.

Die Landeshauptstadt ist nicht nur eingebettet in ein Waldgebiet, das im Osten mit dem Grünwald und dessen Ausläufern sowie vor allem im Norden mit dem Baumbusch bis in die unmittelbare Nähe der Wohnviertel heranrückt. Das Grün der Park-, Baum- und Gartenanlagen auf dem innerstädtischen Gebiet ist alles andere als ein sporadischer Tupfer in einer trostlosen Steinlandschaft; es ist in zahlreichen Vierteln nach wie vor die dominierende Farbe. Mit Recht kann sich Luxemburg als die europäische Hauptstadt mit dem grünen Herzen vorstellen. Die Stadt verfügt in der Tat über eine voll funktionsfähige grüne Lunge, die für eine ausreichende Sauerstoffversorgung geradesteht.

Die Stadtgärtnerei

Geradestehen für die Pflege und den Unterhalt der Parkanlagen, der Grünflächen, des Baumbestands, der Blumenanlagen und darüberhinaus auch der Spielplätze muß eine kommunale Dienststelle: das städtische Amt für Parkanlagen wie die offizielle Bezeichnung lautet.

Die Einwohner sprechen in diesem Zusammenhang meist von der Stadtgärtnerei: eine Bezeichnung, die immer mehr zum ‚understatement‘ wird. Das derzeitige Amt für Parkanlagen hat nämlich Ausmaße und eine Bedeutung erreicht, die weit über die ursprüngliche Funktion einer Stadtgärtnerei hinausgehen.

Blenden wir einmal kurz zurück! Es gab in Luxemburg die Stadtgärtnerei. Sie hatte ihren Sitz bis Ende der sechziger Jahre in der unmittelbaren Umgebung des Liebfrauenfriedhofs, in der Rue de la Chapelle und der Rue Probst. Dort befanden sich neben den Amtsräumen auch die wenigen technischen Einrichtungen sowie ein Gärtnereibetrieb mit einigen

Treibhäusern und flankierenden Einrichtungen.

Diese Zeit ist inzwischen Vergangenheit. Das ist übrigens nicht allein die Konsequenz einer Entwicklung, die dazu führte, daß die vorhandenen Anlagen aus allen Nähten platzten, daß sie völlig unzureichend waren für die mit der Zeit wachsenden Ansprüche an diesen Betrieb. Die Gärtnereianlagen mußten nicht zuletzt wegen der Erweiterung des Liebfrauenfriedhofs an einen anderen Ort verlegt werden.

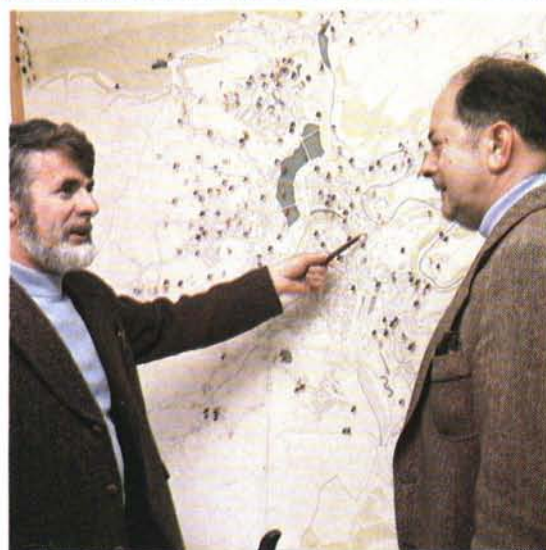
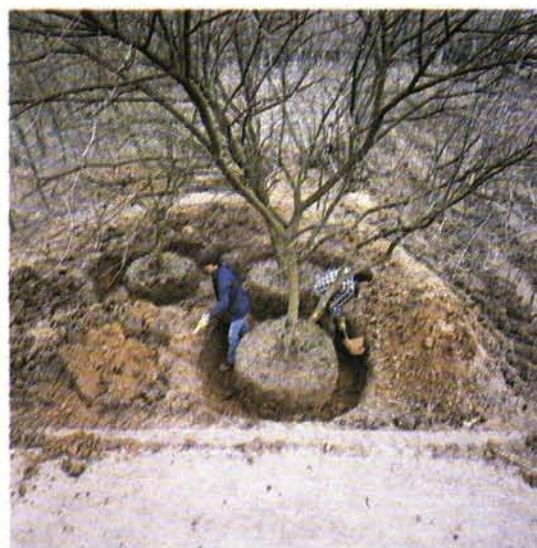
So folgte Anfang der siebziger Jahre der Umzug nach Reckenthal, wo die Stadtgärtnerei bis heute eine Bleibe fand. Jeder Passant kennt den Standort am Rande des Waldgebiets: eine beeindruckende Reihe Treibhäuser und Glasanlagen, umgeben von Gartenanlagen und Baumpflanzungen, kennzeichnet den Standort, mit dem es übrigens eine besondere Bewandnis hat.

Das städtische Amt für Parkanlagen ist nämlich genauso wenig Eigentümer des Grundstücks wie die Stadtverwaltung. Das Terrain gehört vielmehr einer Stiftung, der Fondation François Boch. Zu den vom Stifter erlassenen Auflagen gehört, daß das Gelände niemals für Bauwerke zweckentfremdet werden darf. Zugelassen ist nur die Einrichtung eines Gärtnereibetriebes. Diese Auflage wurde durch die Übersiedlung der Stadtgärtnerei erfüllt. Sie dürfte auch in Zukunft gewährleistet bleiben: der Betrieb verfügt nämlich an diesem Standort über ausreichende Arbeitsmöglichkeiten; er kann im Bedarfsfall sogar erweitert werden. Das Grundstück umfaßt eine Fläche von rund sieben Hektar, die zur Zeit erst zum Teil genutzt werden. Etwa die Hälfte ist Waldbestand.

Die Aktivitäten

In einer gewissen Hinsicht ist die umgangssprachliche Bezeichnung des Amtes als Stadtgärtnerei durchaus zutreffend. Im Reckenthal liegt nämlich einer der Schwerpunkte auf dem Gärtnereibetrieb. Das bezeugen die etwa 2 000 Quadratmeter großen Glasflächen auf der Vorderseite des Grundstücks, allen voran die großen Treibhäuser, ferner die Garten- und Sträucheranlagen sowie die zur Waldseite gelegene Baumschule.





«Service des Parcs»

An erster Stelle steht also die Produktion. Herangezogen werden die Blumen für die vielen Beete in den städtischen Park- und Grünanlagen. Wie umfangreich die Produktion sein muß, zeigt das Ausmaß der Anlagen, die während des ganzen Jahres von hier aus betreut werden. Sie erfordert übrigens einen hohen Arbeitsaufwand, denn die Gärtnerei ist in diesem Bereich weitgehend Selbstversorger: grundsätzlich werden nur Setzlinge aus der eigenen Aufzucht verpflanzt.

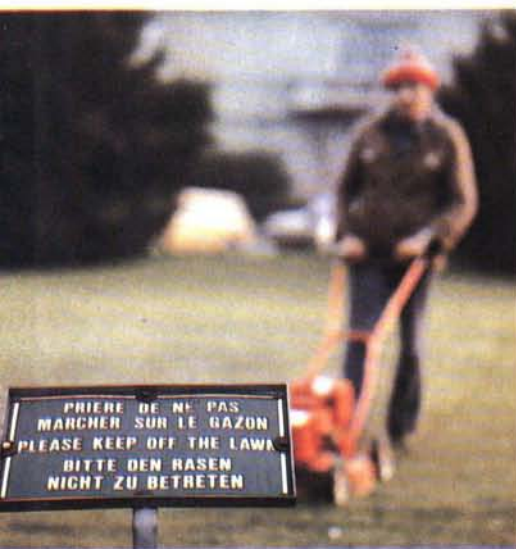
Der Gärtnereibetrieb ist zugleich Hauslieferant für Stadtfeiern. In den Treibhäusern stehen zahlreiche Dekorationspflanzen verschiedener Provenienz – bis hin zu den mächtigen Feigenbäumen –, die bei vielfältigen Anlässen gebraucht werden, bei Empfängen des Schöffen- und Gemeinderates im Stadthaus, bei zahlreichen anderen Veranstaltungen in den Räumen des Cercle-Gebäudes, in den Sälen des Stadttheaters, in der Villa Vauban. Nicht immer bleibt es bei der Rahmendekoration; oft werden auch Tischdekorationen verlangt. Das alles bedeutet: mehrmaliger Einsatz in jeder Woche. Bei anderen Anlässen müssen Blumen- und Pflanzenarrangements bereitgestellt werden. In diesem Zusammenhang sei eine sympathische Praxis eigens erwähnt. Sie beweist, daß die Stadtväter ihre älteren Mitbürger nicht vergessen. Jeder Einwohner der Stadt, der die Neunzig erreicht hat, erhält alljährlich

ein schönes Blumenarrangement zum Geburtstag.

Ansprüche stellt auf der anderen Seite die Baumschule im Reckenthal. Viele Holzarten wachsen dort heran: Bäume, aber auch Hecken und Sträucher. Zum Teil werden die Pflanzen in einem sehr frühen Stadium eingekauft. Sie entwickeln sich dann weiter und werden später von hier aus an ihren Bestimmungsort gebracht.

Welches Ausmaß an Arbeit gerade in diesem Rahmen geleistet wird, vermuten die wenigsten, denn Einsatzgebiet ist das gesamte städtische Territorium. Die Zahlen, mit denen Dienststellenchef Th. Dumont in diesem Zusammenhang aufwartet, sind beeindruckend. Aus ihnen geht nämlich hervor, daß pro Jahr zwischen 5 000 und 15 000 Hecken und Sträucher, außerdem zwischen 300 und 2 000 Bäume auf dem Stadtgebiet angepflanzt werden. Übrigens dürfte gerade in diesem Jahr der Arbeitsaufwand extrem hoch sein: man rechnet mit einer Rekordleistung.

Neben dem Gärtnereibetrieb haben ausgedehnte Werkstätten, in denen Techniker und Handwerker tätig sind, ihren Platz im Reckenthal. Zu den Aufgaben des Amtes gehört nämlich nicht nur die Pflege der Anlagen, sondern auch die Wartung der Einrichtungen und der Geräte: Bänke, Spielgeräte, die Mängel aufweisen, werden in den Werkstätten überholt, repariert und dann wieder an ihren ursprünglichen Standort zurückgebracht. An Arbeit fehlt es dabei nicht. Nicht nur, weil mit der Zeit allenthalben Reparaturen anfallen. Zusätzliche Mehrarbeit verursachen mutwillige Beschädigungen, vor allem an der Ausstattung der Spielplätze. Und gerade in diesen Fällen sind Reparaturen dringend geboten: es geht darum, Unfallgefahren zu verhindern und den Kindern einen sicheren Spielplatz zu gewährleisten. Dazu gehört auch, daß Geräte, deren Konzeption mißraten ist, die kongenitale Fehler aufweisen, zurückgezogen und erst als unfallsicheres Spielgerät an ihren jeweiligen Standort zurückgebracht werden.





Der Einsatzbereich

Der Einsatzbereich der Mitarbeiter des städtischen Amtes für Parkanlagen ist extrem weit. Er erstreckt sich auf sämtliche städtische Grünanlagen. Damit gemeint sind an erster Stelle die eigentlichen Parkanlagen, das heißt der Stadtpark, der sich am Prinzenring entlang hinzieht, dann Teile des unteren Petrußtales mit dem Erholungsgebiet in der Umgebung des ehemaligen Gaswerks, der Laval-Park in Eich, der vor einigen Jahren eingerichtet wurde. Als weitere Anlage kommt der Erholungspark im Neumerler Viertel gegenüber dem Neuen Athenäum hinzu, der zur Zeit hergerichtet wird: hier wird die Gärtnerei in diesen Wochen umfangreiche Anpflanzungen vornehmen.

Einsatzgebiet sind an zweiter Stelle die größeren Grünflächen in den einzelnen Stadtvierteln. Dazu gehören unter anderem der Englische Garten in Gasperich, eine 50 Ar große Grünfläche auf der Anhöhe von Fetschenhof, ferner zahlreiche Grünflächen in der Umgebung der Schulen und anderer städtischer Bauten, außerdem die Baumbestände und Pflanzungen längs zahlreicher öffentlicher Straßen oder am Rande öffentlicher Plätze.

Die Mitarbeiter sind faktisch während des ganzen Jahres im Einsatz, um den Unterhalt all dieser Anlagen und Pflanzungen zu gewährleisten. Vor allem die mehrfache Erneuerung der Blumenbeete stellt große Anforderungen.

Darüberhinaus gehört die Überwachung und die Instandhaltung der Spielplätze zum Aufgabenbereich der Mitarbeiter. Über 100 Anlagen dieser Art müssen ständig betreut werden: eine Arbeit, die um vieles leichter wäre, wenn die Anlagen nicht mutwillig verwüstet würden.

Die Einsatzmöglichkeiten

Generell drängt sich die Feststellung auf: der Arbeitsanfall, den das städtische Amt für Parkanlagen bewältigen muß, wächst kontinuierlich an. Vor allem die kleinen Anlagen, die eilige Passanten übersehen, wurden immer zahlreicher, genau wie die Spiel- und Ruheplätze in den einzelnen Wohnvierteln.

Es liegt auf der Hand, daß der vor Jahren vorhandene Personalbestand völlig unzureichend war und mit der Zeit erheblich ausgebaut werden mußte. Dienststellenchef Th. Dumont erinnert sich daran, daß die Stadtgärtnerei 1961, also vor nicht einmal zwanzig Jahren, insgesamt 20 Mitarbeiter zählte. Der Fahrzeug- und andersweitige Maschinenbestand beschränkte sich damals auf einen Lastwagen und zwei Mähmaschinen.

Heute stehen 104 Belegschaftsangehörige im Einsatz, davon drei Mitarbeiter, die mit Verwaltungsarbeiten beschäftigt sind. Zum Mitarbeiterstab gehören, außer den Gärtnern, auch Techniker, Handwerker und zahlreiche Hilfskräfte. Entsprechend ausgebaut wurde natürlich auch der Fahrzeug- und Gerätepark, unvergleichbar demjenigen der 60er Jahre.

Es liegt ebenfalls auf der Hand, daß die Aufwendungen für diesen städtischen Betrieb mit der Expansion Schritt gehalten haben. Im Budget der Landeshauptstadt waren 1968 insgesamt 12,5 Millionen Franken für die Stadtgärtnerei vorgesehen. Zwei Jahre später erreichten die Ausgaben 15,8 Millionen Franken. Sie haben sich inzwischen vervielfacht und wachsen zudem kontinuierlich an. 1977 lagen sie noch bei 59 Millionen. Sie erhöhten sich dann progressiv auf 69,9 Millionen im Jahre 1978, auf 80,9 Millionen im vergangenen Jahr und schließlich auf 88 Millionen im diesjährigen Etat. Der wichtigste Ausgabenposten sind naturgemäß die Aufwendungen für Gehälter und Löhne, die zuletzt 56,3 Millionen beanspruchten.

Es zeigt sich auf der einen Seite, daß die Ausgaben massiv erhöht wurden. Auf der anderen Seite geht aus der Leistungsbilanz hervor, daß die Stadtgärtnerei mit wachsenden Aufgaben konfrontiert war und deswegen konsequent den Weg der Expansion einschlagen mußte. Die Leistungsbilanz bestätigt zugleich, daß diese Geldmittel gut angewendet sind. Davon kann sich jeder bei einem Rundgang durch die Landeshauptstadt, bei einer Inspektion der Park-, Garten- und Grünanlagen überzeugen.



Nationalismus?!

Nationalismus an Nationalist . . . zwee Wiirder, déi een haut grad esou gär plazeweis an de Kapp gehäit kritt ewéi Faschismus. Ower wat as am Fong en Nationalist? Wat war en Nationalist an der Zäit? A watfir enger Zäit? Nationalismus wéi en „an der Zäit“ hei bestanen huet, as 1980 ganz einfach nët méi „in“ = „an der Zäit“ . . . eng Wuurtspillerei, déi ower ewell eng Stäip bis op de Fong vum Begrëff huet.

Bis 1815 huet esou zimlech jiddereen „äis“ an de Sak gestach, deen et gebass huet, fir Kaméidi mat deem ze kréien, deen äis den Ament an der Täsche hat. Mir sin ouni laang Féischte mat den Hollänner, Flamänner a Walouner an eng Feierstengszalot gehäit gin, déi laang als „Pays-Bas“ op der Menüs-Kaart um Dësch vun der europäescher Geschicht stong! Fir d'Fransouse si mir an der Revolutioun erëm an de Bësch gesat gin (Département des Forêts) . . . do sitze mir nach haut, wann . . . an do wire mir och haut vläicht fir deen een oder anere méi kamoud! Quetschen och!

Et as naiv, fir ze froen, firwat „mir“ äis déi Zäit nët gewiert hun; wéi dann, a mat wat . . . a firwat? Et war iwerall beim aarme Jang; de Mo huet zevill gezun, fir datt de Kapp sech mat anere Saache sollt ofgin. Fir eng déck Kläpperei wir et duergaang; ower eng „Revolutioun“ brauch Käpp an Organisatioun; frot eis Geschichts-Spezialisten: dat as et hei nët gin, bis op en etlech Klatzkäpp an e puer Käpp, déi nët u Revolutioun geduecht hun.

Et kann ee sech froen, firwat déi grouss Stëppel-, Schnëppel a Wëppelmeeschteren vum Wiener Kongress (1815) „äis“ am Fong geholl eng extra Wurscht gebroden hun. Firwat si mir deemools nët eeriicht mat an deen „niederlännesche“ Gelli verschafft gin. Den Oranesche Wëllem I. krut äis perséinlech, souzesoen als Schuedi bei säi Kiirmeskuch; e Kuch, vun deem him ëm 1830 e Stéck an den Hals gerutscht as . . . an de „Schuedi“ huet sech gutt gemaach; e gouf haartstréheg . . . a

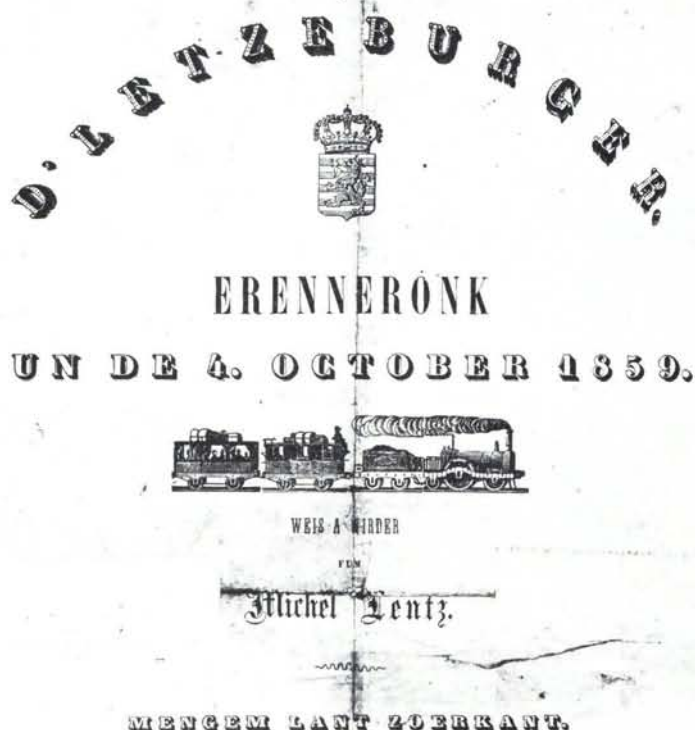


MICHEL LENTZ

wann de Wëllemen hir Koséng vum Nassau-Weilburg duerch d'Hausgesetz vun deer Dynastie de „Schuedi“ nët kritt hätten, da wir haut d'Kinnegin Beatrix eise Chef . . . och! Näischt géint keen, ower mir hu léiwer eisen, an eise fir äis!

An eis Sprooch dodran? Ma wéi duerch en Zoufall begéine mir just och am Ufank vum leschte Jorhonnert déi éischt geschriwen Zeië vum Lëtzebuergeschen. Doudsëcher nët emsoss fanne mir och vun do un iwerall eis Sprooch, wou et em Lëtzebuerg als Land an d'Lëtzebuurger als „Natioun“ geet: sief et bei der belscher Revolutioun, déi gebruecht huet, wéi den Tun Meyer 1829 dat éischt Buch op Lëtzebuergesch erausguf . . . sief et fir eise Kapp an de Réckstrank no bausse ze stäipen (Feierwon) . . . sief et an der Zäit, wou d'Preisen an d'Fransousen sech weinst eiser gekëddelt hun (Rodange/Renert) . . . sief et, fir äis géint d'Fransousen, d'Belsch an d'Preisen ze wieren (Siggy/„Lëtzebuerg de Lëtzebuurger“) . . . sief et, fir de gielen Drecksvullen eng dropzegin (10. Oktober 1941). Hei weist sech klor an einfach, datt eis Sprooch en Haaptelement vun eisem „Nationalgefill“ as; egal wat a wéivill een elo vun „national“ a vu „Gefill“ hält!

Nationalismus 1830/39 – 1859 – 1867 – 1919 – 1941 . . . an 1980; dat huet vill Gesiichter. Mir brauchen haut nët méi ze fäerten, datt een äis an de Sak stécht, weinstens nët wéi soss. Dofir solle mir ower och bei all Respekt a Bewonneren nët mengen, mir missten eist eegent Gesiicht, eis Sprooch an e verstänneg verstanenen Nationalismus opgin, fir bei dësen oder deen un d'Auerketten kënnen zéien ze goen . . . un den Zären hu mir souwisou näischt ze réckelen! l.r.



Die Stadt Luxemburg in der Karikatur

Die Karikatur hat viele Gesichter, mal schneidet sie lustige Grimassen, mal streckt sie frech die Zunge heraus. Mal schmunzelt sie in naiver Freude, mal grinst sie mit Behagen.

Karikatur verspottet seit jeher mit Vorliebe die Politiker. Der andersdenkende Mitmensch wird auf die Schippe genommen, die Misere des Alltags wird bewitzelt. Erst seit etlichen Jahrzehnten beschäftigt sich die Karikatur und besonders der Cartoon mit der „Tücke des Objekts“. Vorher waren die Dinge meist nur Requisiten, die kaum ein eigenes Leben führten.

Wie sieht der Karikaturist die Stadt Luxemburg in seinem Zerrspiegel? Nach dem Londoner Vertrag, als Luxemburg neutralisiert wurde, finden wir Napoleon III. und Bismarck an einem gemeinsamen Tisch, auf dem die Stadt Luxemburg wie Spielzeug aufgebaut ist. Beide sind verdrießlich, weil Prinz Heinrich und Prinzessin Amalia ein mit Rosen gefülltes Glückshorn über die Stadt ausschütten. Die auf Besuchskarten damals gebräuchliche Abkürzungsformel „p.p.c.“ (pour prendre congé), deutet an, daß sie sich anschicken, Abschied zu nehmen.



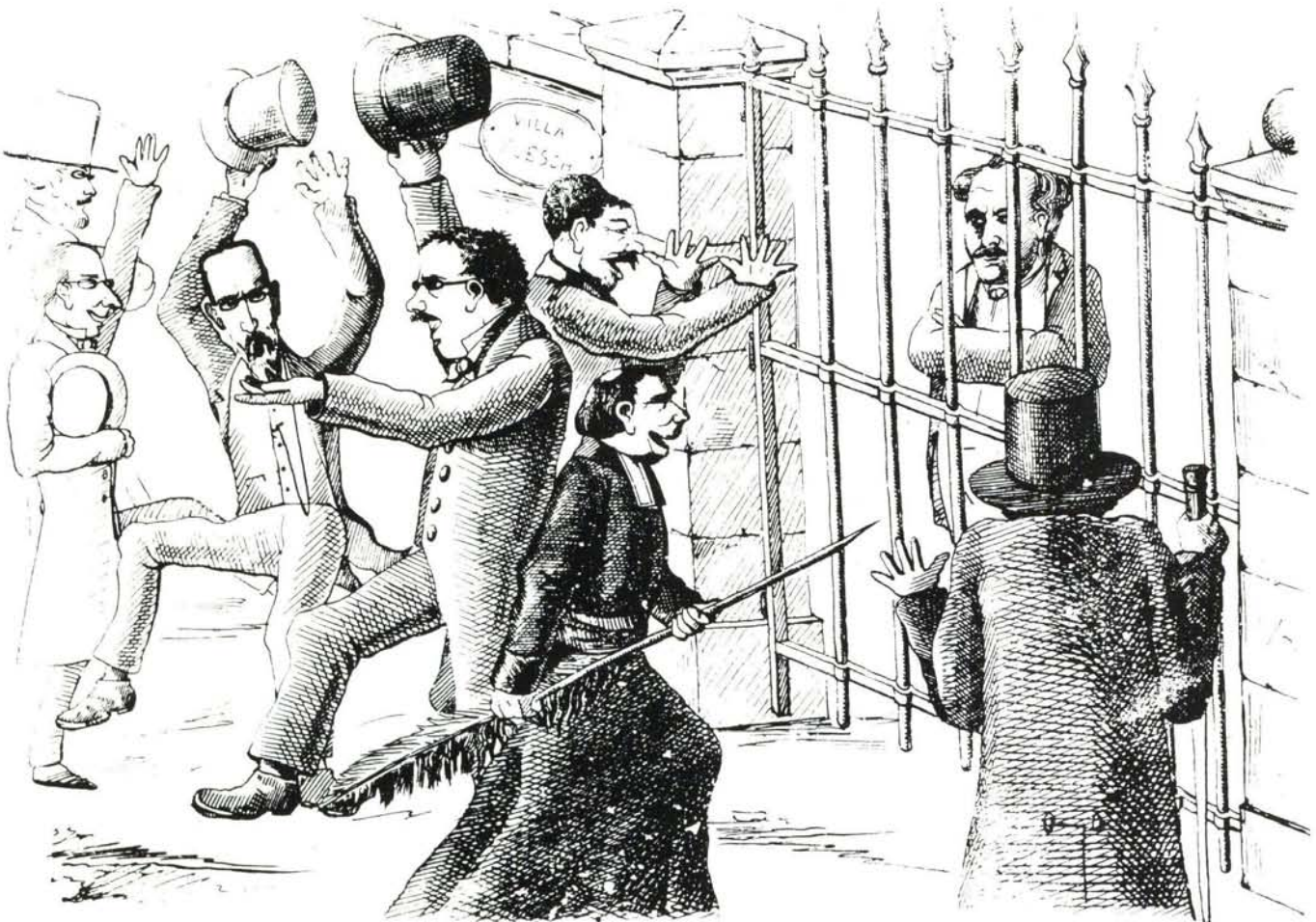
Die Stadt Luxemburg in der Karikatur

Im Januar 1871 finden wir die Stadt mitsamt ihrem Felssockel auf einen Karren aufgeladen. Der angespannte, schon am Bein verletzte Gaul versucht, auf eine diplomatische Note Bismarcks hin, dieses Beutegut in den „Nord-deutschen Bund“ zu entführen. Doch Abbé Breisdorff vom „Luxemburger Wort“ hängt sich in die Speichen. Gottseidank ist der Londoner Vertrag ein dicker Steinblock, der die Räder blockiert.

Unser Nationalkarikaturist Albert Simon hatte als „Minetter“ wenig gefühlsmäßige Bindungen an die Stadt Luxemburg. Dennoch hat er sich in einer ganzen Reihe Karikaturen mit

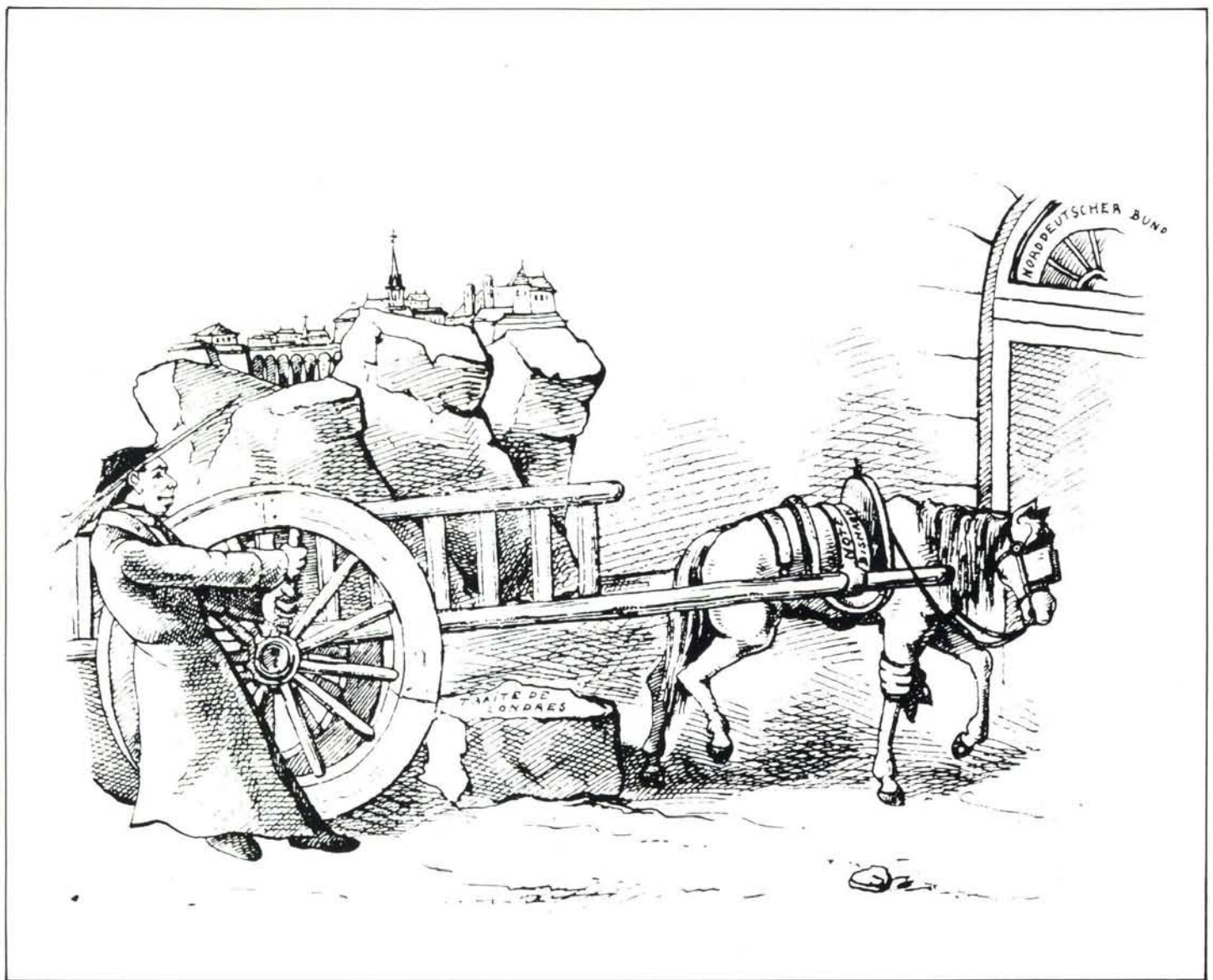
unserer Hauptstadt beschäftigt. Ihn reizen besonders die Monumente und Gebäude, die er in allerlei spaßigen Zeichnungen belebt: Der alte Kiosk auf dem Paradeplatz wird in einem feierlichen Leichenzug zu Grabe getragen. Die „Neue Brücke“ wird von ihm zum Fliegerkarussell umfunktioniert oder er versieht sie mit den verschiedensten Schutzvorrichtungen gegen Selbstmord, mit Fangnetzen oder einem Laufgitter wie im Zirkus.

Das Michel-Rodange-Denkmal, der „Fiesschen“ kriegt Junge, oder ihm wird eine Gasmaske gegen die Luftverschmutzung aufgesetzt. Ein andermal schnappt das Füchsen verärgert nach



Dem Ausgang des polizeilichen Verfahrens gegen die Redaktion der ‚Wäschfra‘ sieht man in gewissen Kreisen mit der größten Spannung entgegen.

Der Mann hinter Gittern ist wohl Charles Becker, der Herausgeber der ersten Luxemburger satirischen Wochenzeitschrift, die die Karikatur als polemische Waffe eingesetzt hat



einer „Alten“, die einen Fuchspelz so um die Schultern gelegt hat, daß der ausgestopfte Kopf nach unten baumelt. Zur Fastnachtszeit ist der Fuchs verkleidet. Im Sommer bekommt er einfach einen Eisschrank übergestülpt. Einmal baut Albert Simon sogar ein Häuschen mit ausgesägtem Herz über das arme Tier.

Die Touristen kaufen Fahrkarten, um auf dem „Wöllem“ Karussellrunden zu drehen oder auf den Löwen vor dem Rathaus zu schaukeln. Die „Gölle Fra“, die später von den Nazis demoliert wurde, prostet mit fröhlichen Zeichern. Die Treppe vor der Deputiertenkammer kehrt häufig als Motiv in den Karikaturen wieder.

Schon um die Jahrhundertwende verschickten Touristen Postkarten mit Schabernack treibenden Figuren. Im Hintergrund gab das Dicks-Lentz-Denkmal oder das Tor im Breitenweg dem Ganzen ein wenig Lokalkolorit. Witzkarten gab es auch etliche mit dem Bahnhof oder dem Gefängnis, das nach dem damaligen Direktor „Villa Flesch“ genannt wurde.

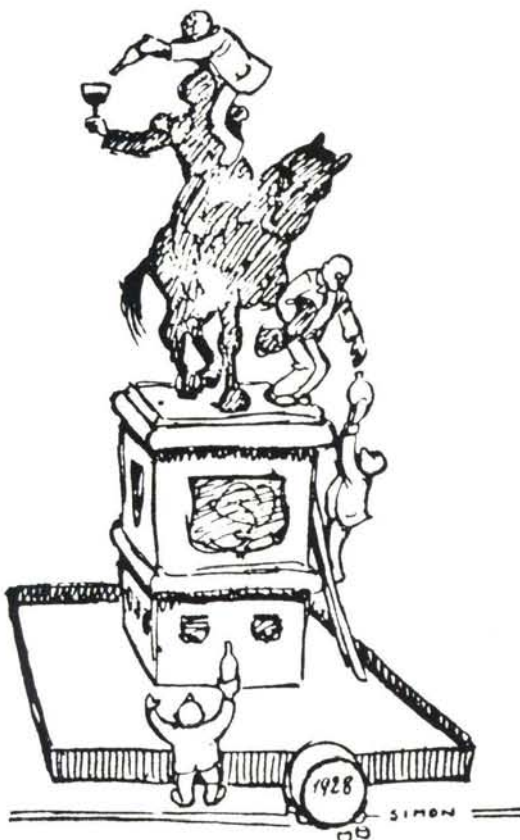
Die Karikaturisten von heute beschäftigen sich nur selten mit der Stadt Luxemburg. Pol Leurs treibt seine Späße mit den „Spanischen Türmchen“. Es gibt auch etliche Karikaturen über den Parkplatzmangel, die Parkscheinautomaten und die Verschandelung durch die faden Neubauten im Kasernenstil.

Die Satire hat lohnendere Objekte gefunden, die Gastarbeiterfrage, die Energieprobleme, Feminismus, die Drogen, Sport, Ehe und Familie, die Sexualität, die Kirche, den Konsumterror, Cattenom, das weltweite Foltern, den Rassismus und die Dritte Welt.

Pol Tousch

Wir möchten darauf hinweisen, daß vom 11. Juni bis zum 26. Juni im Ratskeller des Cercle Municipal eine Ausstellung über Luxemburger Karikatur stattfindet.

Historische Karikaturen, sowie das aktuelle Schaffen der heute lebenden Karikaturisten sind zu einem interessanten Überblick zusammengestellt.



De Wöllem kritt och e Schotz mat.

Trésors du Musée J.P. Pescatore

La partie la plus précieuse et en même temps la plus significative du legs J.-P. Pescatore est constituée par le groupe des peintres hollandais du 17^e siècle. En 1844, à la vente Martini à Paris, J.-P. Pescatore avait acquis un paysage de Willem Romeyn. Quelques années plus tard et comme s'il avait soudain la révélation de la fraîcheur d'exécution et de l'authenticité d'inspiration qui distinguent les oeuvres des maîtres hollandais du 17^e siècle, même de moindre importance, des pâles imitations que les Romantiques du 19^e siècle ne cessaient d'en donner,

en 1850, à la vente de la collection du Roi Guillaume II de Hollande, puis à la vente Thevenin à Paris, en 1851, enfin à la vente van Nagell van Ampsen à La Haye, en 1851, J.-P. Pescatore acquiert coup sur coup ces 17 tableaux que plus d'une galerie célèbre se serait enorgueillie de posséder.

Parmi les scènes de genre appartenant à ce groupe a figuré «La Fête des Rois» de Jan Steen, reproduite au no 3 de la revue «Ons Stad». Une autre pièce d'une exceptionnelle qualité est présentée ici.

Gérard Dou (Leyde 1613-1675): L'Empirique



Gérard Dou a été élève de Rembrandt et le tableau reproduit montre bien son style après 1640; personnages représentés dans l'encadrement d'une fenêtre et éclairés par un obscur-clair discret, facture lisse et très fondue, détails minutieusement rendus.

Cet art précis et précieux qui de Dou avait fait le chef de file de l'Ecole dite de «Leyde», s'est continué en Hollande jusque vers le milieu du 19^e siècle.

(Extrait du «Guide du Visiteur» du Musée J.-P. Pescatore, Edition Edouard Kutter, 1973.)

Respektierliches und Despektierliches zur

Trémont-Retrospektive

Die Ausstellung umfaßte knapp 50 Skulpturen (Tiere und Büsten; im Prinzip Bronze; eventuell Gipsform), etwas über 170 Bilder (Ölgemälde, Lithos, Zeichnungen usw.), fast 90 Reproduktionen (Karikaturen, Buchillustrationen, öffentliche Denkmäler, Wandmalerei usw.) sowie 8 Schaukästen mit Biographischem, Fotos, Werken über Trémont, mit von Trémont illustrierten Werken, Schülerzeichnungen, Briefmarkenentwürfen, Medaillen (inkl. Projektzeichnungen und Gipsformen).



Worin liegt die Bedeutung der Trémont-Retrospektive?

Sie liegt wohl erstens darin, daß sie von eng mit Trémont verbundenen Menschen organisiert wurde, d.h. von Personen, welche mit der Persönlichkeit und dem Werk des Künstlers in hohem Grade vertraut sind. Allen voran Georges Schmitt, selbst ein sensibler, künstlerisch ausgerichteter Charakter, der mit dem Skulptor Trémont zusammengearbeitet hat und für den die Darstellung von Trémonts Werk in Schrift und Bild sozusagen eine Art Krönung der eigenen künstlerischen Bemühungen bedeutet. Sodann Marcel Schroeder, der stets darauf bedacht war, die fotografische Reproduktion trémontscher Werke kongenial auszurichten. Es ehrt auch das Oberhaupt der Stadt Luxemburg, daß es, zutiefst gerührt und stolz, sowohl in offizieller Funktion als auch aus einer schon aus der Kindheit herauswährenden Anhänglichkeit an den Künstler, bei der Eröffnung der Retrospektive Worte fand, die den Rahmen des Konventionellen sprengen.

Die Stadt Luxemburg war es sich schuldig, gerade dem Künstler, der, skulptural, unübersehbar, am Stadtbild seiner Heimatstadt mitgewirkt hat, auch ein Denkmal zu setzen, ein Denkmal anderer Art, nämlich der Öffentlichkeit die bisher umfassendste Schau trémontscher Werke zu ermöglichen.

Die Trémont-Retrospektive war spätestens fällig seit 1976, dem Jahr der endgültigen Rückkehr des Künstlers von Paris in seine Heimatstadt.

Eigentümlich an dieser Retrospektive ist, daß sie schon zu Lebzeiten des Künstlers gewissermaßen mit dem Prädikat der Endgültigkeit abgehalten werden konnte, da vor Jahren ein unerbittliches Augenübel den Künstler zwang, jede künstlerische Produktion einzustellen. In anderen Worten, zum Zeitpunkt der Retrospektive lag ein abgeschlossenes Gesamtwerk vor. Was Trémont in seiner Dankrede bei der Vernissage zu verstehen gab: Wenn er noch arbeiten könnte, hätte er sicherlich nicht an der Feier teilgenommen.

Eigentümlich ist auch, daß die Retrospektive zu einem Zeitpunkt stattfand, an welchem sich der Künstler ungebetener Ausführungen einiger seiner Skulpturen gerichtlich erwehrt.

Eigentümlich ist drittens, daß Trémont die offizielle Ehrung durch eine Retrospektive noch miterleben durfte. Eine solche, hohe Anerkennung ist vielen, wenn nicht den allermeisten und nicht gerade den geringsten unserer Künstler versagt geblieben. Aus diversen Gründen. Teils, weil die Künstler allzu jung starben, teils, weil die Zeitumstände es nicht erlaubten, und teils, weil die Zeitgenossen den wahren Wert des Oeuvre nicht erkannten.

Eigentümlich war auch, daß anlässlich der Retrospektive eine Trémont gewidmete Bronzemedaille herauskam, die vom Künstlerehepaar Julien und Nina Lefèvre-Kestler entworfen und in der Brüsseler Münze hergestellt worden war. Die weit mehr als 100 Exemplare wurden zum Stückpreis von 1 000 FL verkauft. Der Erlös diente einem karitativen Zweck.



Vom technischen Standpunkt aus seien zwei Neuerungen erwähnt!

Für die Ausstellung wurde eigens durch die Gemeindedienste eine aufwendige, mobile, übermannshohe, gliedrige Tafelwand aus Stahlgerippen und beigem Samtbezug angefertigt. Sie erlaubte einen störfreien Vollrundgang und sie stellt auch die geeignete Lösung dar, um schnell, wartungsfrei und in gewünschter Weise die Villa Vauban für andere temporäre Gemäldeausstellungen herzurichten, ohne daß man jedesmal die permanente gemeindeeigene Museumskollektion abnehmen und wiederaufhängen muß.

Die Fülle der Exponate und die Enge der Räumlichkeiten zwang die Organisatoren, teilweise zurückzukehren zu einem Ausstellungsarrangement, das uns heute fremd geworden ist. In früheren Zeiten hängte man Bild an Bild, Bilder eng nebeneinander und übereinander. Vor lauter Bildern sah man die Tapete nicht mehr. Wir jedoch haben uns daran gewöhnt, Bilder nur nebeneinander zu hängen, in einer einzigen Reihe, mit großzügig bemessenen Zwischenräumen, und in Augenhöhe. Ob nun der ältere raumsparende Modus angemessener scheint als die moderne museale Raumästhetik, bleibe dahingestellt.



Selbstverständlich wirft die Ausstellung auch den Stellenwert Trémonts im allgemeinen und im heimischen Kunstschaffen auf. Im Figurativen, versteht sich, denn Trémont blieb dem Nicht-figürlichen fern, dessen Entstehung und Entwicklung er mitansah.

Vor dem II. Weltkrieg gipfelte die über Trémont entstandene Diskussion in der Boutade Frantz Cléments vom „genialen Handwörter“, die Georges Schmitt als eine Art „mot de la fin“ in sein Trémont-Buch



aufnahm. Doch Cléments geschwinde Prägung scheint uns insofern fraglich, ob es erlaubt ist, ungestraft das Adjektiv genial mit dem Substantiv Handwerker zu verbinden? Denn ein so angesprochener „artisan“ ist unserer Ansicht nach schon ein „artiste“. Cléments Definition focht allerdings Trémont nicht an, denn, gewissermaßen über den Dingen stehend, war dieser, laut Georges Schmitt, seit jeher vom eigenen Ewigkeitswert überzeugt. Was sich übrigens auch im zustimmenden Urteil von mehr als nur einem Retrospektive-Besucher widerspiegelte: „A force de créer des monuments, Trémont lui-même est déjà devenu de son vivant un monument.“ Womit gleichzeitig ausgedrückt wird, daß Trémont eine unbestrittene Leistung vollbracht hat und daß sein Schaffen voll ins luxemburgische Nationalbewußtsein oder in den luxemburgischen Nationalstolz eingegangen ist.



Um die Bedeutung und Eigenart Trémonts, maître „animal-ier“ (der Trennstich stammt von Willy Gilson), leichter herauschälen zu können, muß man den Künstler sowohl international als auch national in einen „Groupe des Artistes Animaliers“ hineinversetzen.

Es bleibt nicht aus, daß Trémont, der fast die gesamten Jahre zwischen 1910 und 1976 in und um Paris lebte, vor allem mit den ihm befreundeten französischen Animaliers Paul Jouve und François Pompon in einem Atemzug genannt wird (sofern man ihn nicht in den Groupe des Douze einreicht). Pompon, der Vereinfacher der Form, eine Generation älter als Trémont, starb 1933. Jouve, Trémonts Zeitgenosse, war schon in den fünfziger Jahren Mitglied der Académie des Beaux-Arts, classe Peinture. Es darf daher nicht wundernehmen, daß Trémont in Frankreich erst an dritter Stelle genannt wird, nach dem Älteren und dem Akademie-Mitglied. Die „Grande Nation“ „ne prête qu'aux riches“.

Pompons Einfluß ist in manchen Trémont-Skulpturen spürbar. Jouvés Nachbarschaft half notgedrungen mit, auch Trémont unter „Akademismus“ zu rubrizieren.

Trémont ist nicht der einzige einheimische Künstler, der vornehmlich als Animalier eingestuft wird. Abgesehen von denjenigen, die, wie Kinnen, gelegentlich oder sozusagen nebenbei, den Renert oder d'Maus Ketty illustrierten, oder Curot und

Grosber, die das Renert-Denkmal auf dem Knuedler schufen, oder Blanc, der einst einen Esel für eine Karikatur brauchte, oder Beckius, der ein Pferd aufs Mosel-Plakat bannte, oder Sinner, der, plus oder minus historisch getreu, nach der Schlacht bei Crécy, Johann den Blinden, den Reiter, und sein Roß zusammen in Walhalla eingehen ließ, oder Dominique Lang, der einen „Blauen Vogel“ malte, oder Michel Stoffel, der seinem Magier einen Hund beigesellte, wohl um auf des „Pudels Kern“ hinzuweisen – abgesehen von alldergleichen Einzelbeispielen kennt die luxemburgische Kunstgeschichte eigentlich nur einen einzigen anderen spezialisierten Animalier, einen Maler, keinen Skulptor, nämlich Trémonts Altersgenossen, den 1969 verstorbenen Kleinmacherer Sepp Sünner. Sünner, dessen Lebenslauf diametral anders verlief als derjenige Trémonts, konnte allerdings nie weder Trémonts artistische Spitzenstellung noch dessen Publikumsbeliebtheit in Frage stellen.

Auf unsere Frage, ob sein deplaciertes Gesamtœuvre dreimal die Villa Vauban füllen würde, meinte Trémont, man solle nicht übertreiben. Zweimal sei schon sehr viel! Das scheint uns eher bescheiden, denn, gemessen an den rund 250 Originalexponaten der Retrospektive, ergäbe das mithin nur 500 Werke.

Angenommen, während der Jahre 1910 bis 1970 hätte Trémont (Geburtsjahr: 1892; letzte Briefmarke: 1970) jeweils eine Skizze pro Tag angefertigt, so ergäbe das 60×365 d. h. an die 22 000 Stück. Ebenfalls angenommen, er habe pro Monat nur ein Ölgemälde oder dergl. produziert, so ergäbe das immerhin noch $60 \times 12 = 720$ Stück. Desweiteren angenommen, er habe pro Skulptur 8 Monate gebraucht, so beliefe sich die Gesamtzahl, ab Ansatzjahr 1920, auf $50 \times 12 : 8 = 75$ Urmodelle.

Von Trémont selbst wissen wir, daß er die schnellste seiner 34 luxemburgischen Briefmarken an einem Abend fertigstellte und daß er ein fast mannsgroßes Porträt in zwei Stunden hinkriegte, allerdings ohne Finissage. Für eine mittelgroße Tierskulptur benötigte er mit allem Drum und Dran 8 Monate, von der Projektzeichnung bis zum Abguß. Erörtern wir nicht, ob hier eher kontinuierliche oder diskontinuierliche Arbeitsweise vorlag!

Alle Skulpturen, inkl. Medaillen, sind registriert. Die Anzahl der angenommenen Briefmarken-, Geldschein- und Plakatentwürfe, der Buchillustrationen und Ex-libris

steht auch fest. Ein genaues Inventar der Ölporträts läßt sich eventuell noch erstellen. Aber es dürfte schwerfallen, wenn nicht unmöglich sein, die andersweitige Produktion Trémonts – ob Fertigwerke oder Projekte – mit genauen oder auch nur annähernd genauen Zahlen zu belegen!

Immerhin könnten unsere Angaben und Überlegungen vielleicht dazu beitragen, die Trémont-Retrospektive vom Quantitativen her zu beurteilen.

Die thematische Aufgliederung – Mensch im Rez-de-chaussée; Zoo auf dem ersten Stockwerk; und Steine, eine Etage höher – sollte es den Beschauern erlauben, sich in leicht verständlicher und übersichtlicher Weise mit Trémonts Werk auseinanderzusetzen. Sie ermöglichte es ebenfalls, dem Werk Trémonts gerechter zu werden, indem sie beispielsweise das Klischee des „Trémont-Nur-Animalier“ zerstörte und „Trémont-Portraitiste“ einen angemessenen Platz einräumte. Auch „Trémont-der-Vielseitige“ kam etwas zur Geltung. Erfreulich war besonders, daß das Jugend- und Frühwerk Trémonts Anklang fand, vor allem bei den jüngeren Ausstellungsbesuchern, und daß Trémont auch in stilistischer Hinsicht nicht mehr gedankenlos als „monolithisch“ abgetan werden kann.

Die Heutigen scheinen sich wieder etwas abzuwenden von der „Période Trémont-Dompteur“, die Willy Gilson mit seinem Artikel 1926 in den Cahiers Luxembourgais verkündete.

Die Qualität der Exponate war uneinheitlich. Auch insofern wies die Retrospektive – gewollt? – eine Eigentümlichkeit auf: Sie verstieß gegen die Norm.

Wurden alle Aspekte des Trémontschen Kunstschaffens berücksichtigt? Man sah nicht genug „Nus“, keinen Geldschein, kein Stilleben, keine Blumen. Sollte sich etwa Trémonts ganze Flora in einer Schülerarbeit resümieren?

Ungerecht, weil verfrüht, wäre es gewesen, auf eine Auswahl signifikanter Werke zu drängen. Es ist schon eine beachtliche Leistung, die im Inland befindlichen Werke für eine Ausstellung zusammenzutrommeln. Auch sind die Organisatoren schuldlos, wenn ihnen diese oder jene Leihgabe verweigert wird. (Nur so nebenbei bemerkt: Trémonts Werke sind über die halbe westliche Welt zerstreut: Frankreich, Belgien, Schweiz, Norwegen, USA usw. . .)

Wenn wir von signifikanten Werken sprechen, so heißt es Obacht geben, ob die

Respektierliches und Despektierliches zur Trémont- Retrospektive

Werke von Kunstkritikern oder von Kunstliebhabern als bedeutungsvoll angesehen werden, oder aber ob ein Werk dem Künstler selbst, aus welchen Gründen auch immer, besonders ans Herz gewachsen ist.

Da gibt es das nicht im Besitz des Künstlers gewesene Porträt der Großmutter, das, wäre es seinerzeit nach Frantz Seimetz und Co. gegangen, eigentlich auf der Schutthalde hätte landen müssen. Die Ausstellungsbesucher waren anderer Ansicht!

Da gibt es diesen „Gavroche“ der Rue Lhomond, den Trémont über alles schätzt, und der bei Trémont so unabhkömmlich geworden ist wie der „Fifre“ bei Manet oder der „Piferari“ bei Jean-Pierre Huberty.

Da gibt es das nicht ausgestellte Porträt des Firmengründers mit seinem Bernhardiner, auf dem die Gesichter des Hundes und des Herrn sozusagen auswechselbar sind.

Da gibt es die Porträts des Metty Gaasch, dieses Dödelinger Hüttenarbeiters, die jeden Ausstellungsbesucher beeindruckten.

Da gibt es das nicht ausgestellte Porträt der Sylvia V., der noch lebenden Gattin von Trémonts Bronzeplastiken-Gießer. Es ist gewissermaßen „Trémonts Mona Lisa“. Kenner sehen in diesem Bild das schönste Porträt, das Trémont malte. Trémont selbst sagt, er habe es nie fertiggestellt. Es befindet sich mit dem Gavroche auf dem zweiten Retrospektive-Plakat. Übrigens: Das Originalporträt trägt die Signatur, auf den Abbildungen fehlt sie.

In der Retrospektive waren die Skizzen unterrepräsentiert. Läßt man aber bei einem Maler die Skizzen unbeachtet, so ist es, als ob man bei einem Komponisten nur die sinfonischen und nicht die Kammermusikwerke in Betracht zöge.

Von Trémonts Skizzen geht meist ein eigentümlicher Reiz aus. In den Gemälden

ist die Linienführung verhaltener; die Skizzen sind oft schwungvoll. Trémont selbst sagt, er erkenne das künstlerische Talent auf Anhieb in der Art und Weise, in welcher jemand eine Skizze anfertigt. Er selbst sei gelehrt worden, so zu skizzieren, daß gleich der erste Entwurf „sitzt“. Übrigens hat einer seiner Professoren, Pierre Blanc, die Eleven angehalten, sowohl mit der rechten als auch mit der linken Hand zu zeichnen.



Die Besucherzahlen variierten enorm: von etwa 70 an einem einfachen Wochentag, einem Dienstag, bis zu über 900 an einem Sonntag, dem letzten Ausstellungstag. Der Tagesdurchschnitt lag bei 200. Die Gesamtbesucherzahl von rund 6 600 ist in der Villa Vauban – und sicherlich nicht nur dort – Ausstellungsrekord. Für luxemburgische Verhältnisse ist sie jedenfalls phänomenal.

Das Publikum kam aus allen Bevölkerungsschichten. Manchmal war die Ausstellung zum Familienausflugsziel ausgedehnt worden. Mehr als ein Besucher kehrte ein oder mehrere Male zurück. Ältere Besucher herrschten vor. Jugendliche bis zu 20 waren seltener. Leihgeber, nicht ausstellende Trémont-Besitzer und Kaufwillige kreuzten einander. Kunstschaffende, Kunsthändler, Kunstkenner und Kunstfreunde profitierten von der kleinen Monstreschau insofern, als, laut Goethe, wer vieles bringt, manchem etwas bringt. Prominenteste Besucher waren das großherzogliche Paar, das sich von Trémont selbst die Werke kommentieren ließ. Wie hätte es auch anders sein können bei den langjährigen und vielseitigen Beziehungen des Hofes zu den Trémonts, dessen am wenigsten bekannte hier angeführt sei: Großherzog Jean stand Trémont Modell zu einem Porträt.



Begrüßenswert war, daß anlässlich der Retrospektive die zweite und verbesserte Auflage von Schmitts Trémont-Buch herauskam. Die Auflage, in Zusammenarbeit mit der Stadt herausgegeben, war übrigens im Nu vergriffen. Eine dritte und erneut verbesserte Auflage drängte sich auf.

Einem ersten, einbildigen von Dieter Wagner konzipierten Ausstellungsplakat (350 Exemplare), folgte ein zweites, vierbil-

diges, in gleicher Auflagehöhe. Es lag zum Teil in der Villa Vauban zum Verkauf aus und fand rapiden Absatz.

Fügen wir hinzu, daß der unerwartet hohe Besucherandrang die Zweitaufgabe des Ausstellungskatalogs notwendig machte.



Erörterungen über Preise und Preisentwicklung auf dem Kunstmarkt konnten nicht ausbleiben.

Der Versicherungswert der, sagen wir, rund 250 Originalexponate lag bei rund 35 Millionen Franken, was im Schnitt 140 000 FL ausmachte. Im einzelnen mag der Handelswert des billigsten Objektes, der bronzenen Befreiungsmedaille, mit 1 000 F angegeben werden, während der Taxwert mancher Skulptur sich zwischen 500 000 und einer Million Franken bewegte. Eine bestimmte Miniskulptur, so wurde uns glaubwürdig versichert, sei kürzlich für 40 000 F angeboten worden.

Einer Besucherin, die sich erstaunt zeigte über die Höhe des Handelswertes so manchen Exponats, erlaubten wir uns zu entgegnen: „Madame, die Bilder der Reichen sind stets etwas teurer als die der Armen!“

Ein zufällig anwesender Leihgeber, der diese Antwort mitgekriegt hatte, gab schmunzelnd seine Billigung zu erkennen und verwickelte uns daraufhin in ein Gespräch, dem wir folgendes entnehmen, mag man darin eine Milchmädchenrechnung sehen oder nicht. Jedenfalls nahm ein Kunsthändler die Rechnerei als gültig hin.

Eine mittelgroße Tierskulptur, die 1935/36, ab Atelier, 12 000 F gekostet hatte, wurde heuer mit 300 000 F versichert. Indexmäßig wäre daher folgende Überschlagrechnung zu erstellen: 1935/36 zeigte der Index 1914/21 einen Stand von etwa 650 Punkten an; zur Zeit der Retrospektive stand der 1948er Index (100 Punkte Index 1948 = 2 049 Punkte Index 1914/21) bei etwa 330 Punkten; das ergäbe grosso modo einen Multiplikationsfaktor von 6,4; ergo, entsprächen die 12 000 F der Jahre 1935/36 etwa 77 000 heutigen Franken; man käme also bei dieser bestimmten Skulptur auf eine Gesamtwertsteigerung von 300 000 – 77 000 = 223 000 Franken. Gleichmäßig auf die 45 Jahre der Periode 1935-1980 verteilt, bedeutete dies eine jährliche Wertsteigerung von ungefähr 5 000 F (223 000:45) oder 6,5 Prozent (Verhältnis von 5 000 zu 77 000).

Théâtre Municipal: Plaidoyer pour l'abonnement

G

On sait que le programme annuel du Théâtre Municipal comporte, à côté de l'abonnement dit «Karsenty», un abonnement français G. Le premier, qui est proposé en bloc à l'administration du théâtre par le principal organisateur de tournées en France, comprend les grands succès de la saison précédente à Paris. Il fait «le plein», comme on dit et s'adresse, comme à Nancy, à Genève ou à Marseille et partout en province, à un public friand d'esprit français et de culture parisienne.

L'abonnement français G est tout autre. Composé par la commission du théâtre, il résulte d'un choix délibéré, orienté dans un certain sens: en effet, la commission entend proposer au public luxembourgeois des représentations exemplaires pour ce qui se crée de plus vivant au théâtre en Belgique et en France. A priori, le critère essentiel n'est pas commercial, mais culturel. Cependant, il faut remplir, tant soit peu, la grande salle du rond-point Robert Schuman, et donc attirer le public par des représentations neuves, certes, mais qui restent accessibles à un grand public.

Partant de là, on peut expliquer le choix très éclectique du programme de la saison passée comme de celle qui commencera en septembre.

Echos de la saison passée

De quelque point de vue que l'on y regarde, les quatre représentations de la saison 1979-80 avaient chacune une originalité remarquable. La «Balade du Grand Macabre» était la pièce d'un auteur belge qui reste secret pour le grand public, mais qui est l'un des très grands écrivains modernes de langue française: Michel de Ghelderode participe à des courants modernes, comme le surréalisme, mais il se trouve qu'il plonge des racines profondes dans le terroir, et sa fantaisie rocambolesque à la sève qui provient des

couches profondes de l'être collectif. En outre, cette balade était présentée par le Théâtre National de Belgique, entreprise vouée à un travail de culture théâtrale en profondeur non seulement dans la capitale belge, mais aussi dans toutes les localités, jusqu'aux plus reculées du royaume. Enfin, la représentation valait par la mise en scène de Bernard de Coster et l'admirable travail des décorateurs, des musiciens comme, bien entendu, des acteurs.

La critique ne s'y est pas trompée. Dans le *Luxemburger Wort* Joseph Paul Schneider parla de la «prodigieuse réalisation» du Théâtre National de Belgique: «ce spectacle total, peint et sculpté de main de maître par Bernard de Coster, a émerveillé les spectateurs...» Et Marc Weinachter, dans le *Tageblatt*, de

renchérir: «... la prestation offerte par le TNB fut de toute qualité et beauté.»

Même enthousiasme pour les «Peines de Coeur d'une Chatte Anglaise», de Geneviève Serreau, d'après la nouvelle de Balzac. André Wengler, dans le *Républicain Lorrain*, admire «le charme envoûtant de cette étrange pièce inspirée des dessins de J.J. Grandville» et considère la représentation comme un signe de renouveau dans le théâtre français en crise. Marc Weinachter, lui, est ravi dans le *Tageblatt* «par la beauté inouïe des masques très expressifs et caractéristiques... le charme de ce merveilleux inattendu... une illusion parfaite». Et Joseph Paul Schneider relève non seulement l'invention de G. Serreau, mais aussi la réalisation du metteur en scène qui «nous plonge dans un univers véritablement féérique».

Le 3e spectacle au programme G, «L'Orestie», se signalait de la même façon par un texte et un travail de mise en scène d'un auteur/homme de théâtre et d'une troupe. Gérard Gelas, qui avait présenté en 1978-79 son «Virgilio, l'Exil et la Nuit sont bleus», créa, pour ainsi dire, son nouveau spectacle du prochain festival d'Avignon dans notre salle municipale. L'événement est assez rare pour qu'on le souligne!

Partant de l'Orestie d'Eschyle, y retenant les thèmes et les personnages modernes, le Théâtre du Chêne Noir utilisa toutes les ressources possibles pour créer un monde méditerranéen authentique de vérité et de passion. La critique parla tantôt d'un spectacle fascinant (*Tageblatt*), tantôt de l'ambiance unique créée par le Théâtre du Chêne Noir (*Républicain Lorrain*), tantôt des «évidentes qualités de recherche» de la représentation (*Luxemburger Wort*).

Enfin, la dernière pièce «Bons Baisers du Lavandou» de Ch. Giudicelli, jouée par Jean-Paul Farré et Stéphanie Loïk, si elle n'a pas tellement convaincu la critique, a d'autant plus emporté les adhésions des nombreux jeunes spectateurs présents dans



THEATRE NATIONAL
**LA BALADE DU
GRAND MACABRE**
de MICHEL DE GHELDERODE

Mise en scène: Bernard de Coster. Décor et costumes: Pierre-Thomas. Musique: Georges Benoit. Musique d'accompagnement: Jean-Pierre Deschamps. Scénario: Michel de Ghelderode. Adaptation: Jean-Pierre Deschamps. Réalisation: Jean-Pierre Deschamps. Distribution: Jean-Pierre Deschamps. Dates: 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31 septembre 1980. Lieu: Théâtre Municipal, Luxembourg.

THEATRE MUNICIPAL

Mardi 20 septembre à 20 h 30 - ABOONEMENT 10 - Location: tous les jours de 10 à 18 h

la salle. Ils ont su d'autant mieux entrer dans la pièce qu'ils en ont compris les références à la vie contemporaine, au vécu quotidien et aux conditions de vie présentes.

Le problème du public

Quel public trouver pour ce théâtre de l'abonnement G qui a de toute évidence été bien accueilli par la critique et les abonnés de la saison passée?

Le problème devient d'année en année plus grave. Voici une statistique qui porte sur les deux dernières saisons, 1978-79 et 1979-80:

Saison 1978/79	Abonnements vendus	
Ab. G	=	212
Ab. J-1	=	192
Total		404

	Ab.	Vente libre	Total
1) Roméo et Juliette	404	83	487
2) Virgilio, l'Exil et la Nuit sont bleus	404	48	452
3) L'Enterrement du Patron	404	107	511
4) Les Loups	404	191	595
au total:	1.616	429	2.045

Saison 1979/80	Abonnements vendus	
Ab. G	=	155
Ab. J-1	=	185
Total		340

	Ab.	Vente libre	Total
1) Balade du Grand Macabre	340	80	420
2) Peines de Coeur d'une Chatte Anglaise	340	222	562
3) L'Orestie	340	245	585
4) Bons Baisers du Lavandou	340	65	405
au total:	1.360	612	1.972

On constate que pour les abonnements, si le J-1 (jeunesse - pièces françaises) s'est à peu près bien tenu, le G a de nouveau perdu plus de cinquante spectateurs abonnés sur toute la saison. Si, en général, le nombre total des spectateurs a été à peu près le même (1 972 spectateurs pour les quatre représentations en 1979-80, contre 2 045 en 1978-79), c'est parce que la vente libre s'est bien développée pour deux des quatre spectacles.

Il n'en reste pas moins que la tendance est encore à la baisse, et qu'une préoccupation essentielle doit être d'enrayer cette baisse constante du public



**PEINES DE COEUR
D'UNE
CHATTE
ANGLAISE**

PIÈCE DE
CENIVIÈVE
SERREAU

D'APRÈS
LA NOUVELLE
DE BALZAC

PAR LE GROUPE TSE

MASQUES: R. BOBOUJINSKY DECORS: E. CARCANO
COSTUMES: G. CASTINE MUSIQUE: M. SANVOISIN
CHORÉGRAPHIE: MARIEU MARINI
MISE EN SCÈNE: A. RODRIGUEZ-ARIAS

UNE CO-PRODUCTION DU GROUPE TSE, DU THÉÂTRE GERARD PHILIPPE, DE LA MAISON
DE LA CULTURE DE LA SEINE SAINT DENIS ET DU FESTIVAL DES ARTS DE SHIRAZ
THÉÂTRE MUNICIPAL DE LUXEMBOURG

MARDI, le 29 et MERCREDI, le 30 JANVIER 1980 à 20.30 heures

Ab. G+J-1 + N + Vente libre — Tél. 47 08 95

Théâtre Municipal: Plaidoyer pour l'abonnement

G

pour le théâtre moderne de qualité, sinon de recherche.

A nos yeux, la solution évidente du problème – en dehors, bien sûr, d'une recherche sans répit de pièces de qualité – consisterait à susciter un nouveau public, ouvert à cette sorte de théâtre; on pense évidemment aux jeunes, tout d'abord. Il est bien vrai que les abonnements de jeunesse sont tout à fait accessibles à des bourses d'étudiants ou de jeunes ouvriers et employés. Mais pour la plupart, le théâtre n'est pas un lieu d'un accès facile, du point de vue culturel. Cet accès, il faudrait le faciliter: proposer des dossiers avant les spectacles, organiser des rencontres avec les acteurs et les metteurs en scène, toucher les éducateurs pour les informer de la richesse des programmes et des facilités matérielles.

Outre les jeunes, c'est à un public plus vaste encore qu'il faudrait faire comprendre enfin que le théâtre français, ce n'est pas seulement le boulevard, les jolis décors et les robes élégantes des actrices, les petits mots de l'esprit français et les grivoiseries éculées, mais que c'est un théâtre en mouvement constant, très proche des préoccupations de tout le monde, une partie vivante de la culture contemporaine.

Le programme 1980-1981

Les quatre représentations retenues par la commission sont les suivantes:

Pourquoi Benerdji s'est-il suicidé?
de Nazim Hikmet

Théâtre de Liberté
le 8 octobre 1980

Mélodies du malheur
de et avec Jérôme Savary

Grand Magic Circus
le 15 décembre 1980

Marie Tudor
de Victor Hugo

Centre Dramatique National des Pays
de Loire
le 22 février 1981

Cyrano de Bergerac
d'Edmond Rostand

Théâtre National de Belgique
le 9 mars 1981

Chacune de ces représentations se signale par un ou plusieurs aspects particuliers.

La pièce de Nazim Hikmet, auteur turc (1902-63), est au départ un roman en vers écrit en 1930. Le sujet, c'est la révolution, ou plutôt les révolutionnaires que l'auteur fait agir en Inde. Pièce politique, au sens large du terme, qui pose le problème de l'action collective et de la place de l'individu dans cette lutte révolutionnaire: problème que l'auteur a vécu lui-même, puisqu'en tant que membre du parti communiste turc dans les années trente il s'est heurté à des dirigeants au comportement changeant. Quant à la mise en scène, il faut rappeler qu'elle est due au groupe du Théâtre de Liberté de Paris, qui a présenté il y a deux ans le remarquable «Enterrement du Patron» de Dario Fo, autre exemple de théâtre engagé.

Depuis une dizaine d'années le Grand Magic Circus de Jérôme Savary bouscule les tabous, bouleverse les formes, fait le clown pour amuser le spectateur.

En effet, le but essentiel du Magic Circus est de faire rire; faire rire de tout, de l'histoire, des tabous, des idées toutes faites. Comme le relève André-Louis Périnetti dans l'Avant-Scène Théâtre: *Les spectacles du Magic Circus expriment le bon sens imperturbable, l'esprit frondeur qui ont fait dans le passé le succès des tréteaux et des spectacles de foire. Même si le Magic est parfois très agressif, s'il prend un malin plaisir à choquer, il ne laisse jamais aux spectateurs le temps de s'en formaliser ou de s'indigner. Un rire bon enfant reprend vite le dessus.*

Un autre aspect mérite d'être relevé. Comme le dit Jérôme Savary lui-même, le Magic Circus crée ses représentations de toutes pièces. *Pas de texte au départ. Un scénario sur lequel se construit lentement le spectacle. Imitant d'illustres prédécesseurs*

(Shakespeare, Molière, Cervantes) le Magic Circus crée son propre répertoire, vivant, mouvant, inégal. C'est à nos yeux la seule voie pour un théâtre populaire et vivant.

Marie Tudor, drame romantique en prose de Victor Hugo, qui date de 1833, et Cyrano de Bergerac, d'Edmond Rostand, de 1897, représentent avec un contraste violent le 19^e siècle, qui n'est plus si honni que naguère. Bernard de Coster mettra Cyrano en scène, et, après avoir vu sa Balade du Grand Macabre, on peut comprendre ce qui l'attire dans ce spectacle amusant: magnifique livre d'images, il lui donnera l'occasion de faire vivre les tableaux célèbres avec la prodigalité des moyens qu'il aime mettre en oeuvre. Quant à Marie Tudor, Victor Hugo lui-même a bien décrit dans sa préface ce qu'il a voulu y mettre:

S'il y avait un homme aujourd'hui qui pût réaliser le drame comme nous le comprenons, ce drame, ce serait le coeur humain, la tête humaine, la passion humaine, la volonté humaine; ce serait le passé ressuscité au profit du présent; ce serait l'histoire que nos pères ont faite, confrontée avec l'histoire que nous faisons; ce serait le mélange sur la scène de tout ce qui est mêlé dans la vie; ce serait une émeute là et une causerie d'amour ici, et dans la causerie d'amour une leçon pour le peuple, et dans l'émeute un cri pour le coeur; ce serait le rire; ce seraient les larmes, ce serait le bien, le mal, le haut, le bas, la fatalité, la providence, le génie, le hasard, la société, le monde, la nature, la vie.

La représentation sera une production d'une des cellules vivantes du théâtre dans la province française: le Centre Dramatique National des pays de Loire – Jean Guichard.

Terminons ce plaidoyer pour l'abonnement G par un appel qui n'est somme toute qu'une constatation: si l'administration du Théâtre municipal programme des spectacles qu'elle espère être de qualité, ce ne sont en fin de compte que les spectateurs eux-mêmes qui font la réussite d'une représentation, en répondant aux acteurs, en les portant, en créant, par leur présence, l'atmosphère nécessaire à la communication théâtrale. Il ne faut pas que les salles se vident!

Ben Fayot



CINEMATHEQUE MUNICIPALE CINEMATHEQUE MUNICIPALE

Naissance d'une Cinémathèque

thème du XX^e C.I.C.I. (Luxembourg – du 1^{er} au 8 sept.)

Le 20^e Congrès Indépendant du Cinéma International aura lieu du 1^{er} au 8 septembre 1980 à la Cinémathèque Municipale de Luxembourg (salle Vox, Place du Théâtre) sur le thème «Naissance d'une Cinémathèque». Alice et Bernard Chardère (Cinéma de France – Lyon), les organisateurs, ont envoyé une circulaire à leurs nombreux membres en France et à l'étranger ainsi qu'à la presse spécialisée disant notamment: «Fondée en 1977, la Cinémathèque Municipale de Luxembourg, riche déjà de quelque 1500 films, est animée par notre ami Fred Junck, cinéophile chaleureux qui suivit plusieurs CICI. Cette toute

jeune institution se développe rapidement (archives, publications, copies, projections régulières, blockhaus bientôt), les autorités communales ayant compris tout l'intérêt que présente – même sans production autonome – la culture cinématographique aujourd'hui.

Quel thème plus convaincant, pour notre vingtième programme, que cette «naissance d'une Cinémathèque» au berceau si bien rempli. Borzage, Ophuls, Walsh, Vidor, Wellman, Tourneur et les autres: voyez les titres retenus ci-après. Une trentaine seulement sont arrêtés: une quinzaine d'autres s'ajouteront à cette liste (...)

Les congressistes inscrits recevront début juillet la programmation définitive, avec les trouvailles de dernière heure.»

Les cinéphiles luxembourgeois pourront se renseigner sur les conditions de participation en téléphonant ou en écrivant à la Cinémathèque Municipale de Luxembourg, 28, Place Guillaume (tél. 4796-2644).

Avant-programme

Amour et swing (Higher and higher) de Tim Whelan (USA, 1943) avec Michèle Morgan, Frank Sinatra, Jack Haley

Berlin Express de Jacques Tourneur (USA, 1948) avec Merle Oberon, Robert Ryan, Paul Lukas

Le capitaine de Robert Vernay (France, 1945) I. Flamberge au vent. II. Le chevalier du Roy avec Jean Paqui, Pierre Renoir, Aimé Clariond, Claude Genia, Sophie Desmarest

Catherine ou Une vie sans joie de Albert Dieudonné (France, 1930) avec Catherine Hessling, Albert Dieudonné, Jean Renoir

Le chemin du paradis de Wilhelm Thiele, Max de Vaucorbeil (France, 1930) avec Lilian Harvey, Henri Garat, René Lefebvre

Les cinq gentlemen maudits de Julien Duvivier (France, 1931) avec Harry Baur, Robert Le Vigan, Rosine Deréan, René Lefebvre

Days of glory de Jacques Tourneur (USA, 1944) avec Gregory Peck, Tamara Toumanova, Alan Reed

Le dernier des six de Georges Lacombe (France, 1941) avec Pierre Fresnay, Michèle Alfa, André Luguet, Jean Tissier

Les désespérés (The reckless moment) de Max Ophuls (USA, 1949) avec James Mason, Joan Bennett

Le destin se joue la nuit (History is made at night) de Frank Borzage (USA, 1937) avec Jean Arthur, Charles Boyer, Leo Carillo

L'ennemi public (The public enemy) de William A. Wellman (USA, 1931) avec James Cagney, Jean Harlow, Joan Blondell, Edward Woods

L'envers du paradis de Edmond T. Gréville (France, 1953) avec Erich von Stroheim, Jacques Sernas, Etchika Choureau, Denise Vernac

L'escadron noir (Dark command) de Raoul Walsh (USA, 1940) avec John Wayne, Claire Trevor, Walter Pidgeon

Le fauteuil 47 de Fernand Rivers (France, 1937) avec Françoise Rosay, André Lefaur, Henri Garat, Raimu

La femme au corbeau (The river) de Frank Borzage (USA, 1928) avec Mary Duncan, Charles Farrell

Gardiens de phare de Jean Grémillon (France 1928/29) avec Geymond Vital, Genica Athanasiou, Gabrielle Fontan

Ici brigade criminelle (Private hell 36) de Don Siegel (USA, 1953) avec Ida Lupino, Howard Duff, Steve Cochran

Macbeth de Orson Welles (USA, 1947) avec Orson Welles, Jeannette Nolan, Dan O'Herlihy

Maldone de Jean Grémillon (France, 1927) avec Charles Dullin, André Bacqué, Genica Athanasiou, Annabella



Tennessee's Partner (Dwan)

CINEMATHEQUE MUNICIPALE

Festival des inédits

(août 1980)

jeudi 7 août: (19 heures)

ANGELS DIE HARD de Richard Compton avec Tom Baker, William Smith et R.G. Armstrong (Production: Roger Corman)

(21 heures)

DEATHSPORT (Les gladiateurs de l'an 3000) de Henri Suso et Allan Arkush avec David Carradine et Claudia Jennings (Production: Roger Corman)

jeudi 14 août: (19 heures)

LA SURPRISE DU CHEF de Pascal Thomas avec Anne Colle, Virginie Thévenet, Hubert Watrinet et Jacques Debary.

(21 heures)

LA MEILLEURE FAÇON DE MARCHER de Claude Miller avec Patrick Dewaere, Patrick Bouchitey, Christine Pascal et Claude Piéplu.

jeudi 21 août: (15 heures)

séance spéciale pour enfants

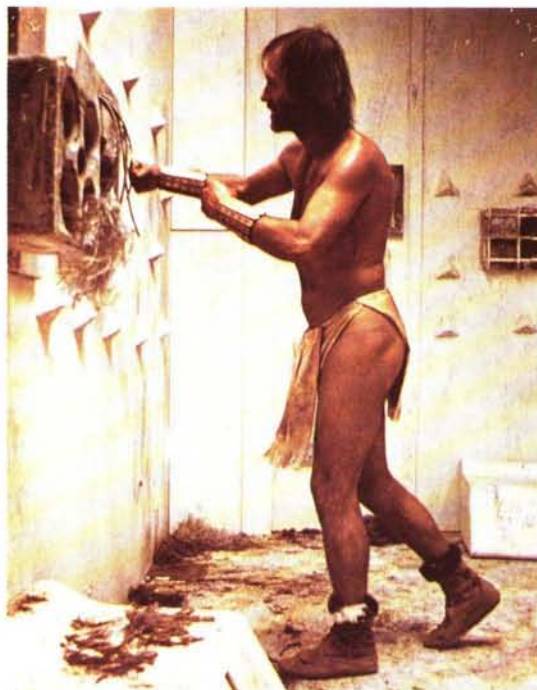
SKATEBOARD de George Gage avec Allen Garfield, Kathleen Lloyd et Leif Garrett

(19 heures)

HI-RIDERS de Greydon Clark avec Mel Ferrer, Stephen McNally, Darby Hinton, Neville Brand et Ralph Meeker

(21 heures)

CAGED HEAT de Jonathan Demme avec Barbara Steele, Juanita Brown, Roberta Collins, Erica Gavin, Ella Reid et Rainbeaux Smith (Production: Roger Corman)



jeudi 28 août: (19 heures)

THE TRIP de Roger Corman avec Peter Fonda, Susan Strasberg, Bruce Dern et Dennis Hopper (Scénario: Jack Nicholson)

(21 heures)

LES MAGICIENS de Claude Chabrol avec Franco Nero, Jean Rochefort, Gert Fröbe et Stefania Sandrelli

N.B. Tous les films américains sont en version originale avec sous-titres en français.

◀ *Le mariage est pour demain* (Tennessee's partner) de Allan Dwan (USA, 1955) avec John Payne, Ronald Reagan, Rhonda Fleming

Meet me at the fair de Douglas Sirk (USA, 1952) avec Dan Dailey, Diana Lynn, Hugh O'Brien, Carole Mathews

Mirages (Show people) de King Vidor (USA, 1928) avec Marion Davies, Polly Moran, William Haines

On murmure dans la ville (People will talk) de Joseph L. Mankiewicz (USA, 1951) avec Gary Grant, Jeanne Crain

Le piège (Until they get me) de Frank Borzage (USA, 1917) avec Jack Curtis, Joe King, Pauline Starke

Prestige de Tay Garnett (USA, 1932) avec Melvyn Douglas, Ann Harding, Adolphe Menjou

Queen Kelly de Erich von Stroheim (USA, 1928) avec Gloria Swanson, Walter Biron, Seena Owen, Sidney Bracey

Le repas de noce (The catered affair) de Richard Brooks (USA, 1956) avec Bette Davis, Ernest Borgnine

Sans lendemain de Max Ophuls (France, 1939) avec Edwige Feuillère, Pauline Carton, Georges Rigaud, Daniel Lecourtois

Le signe de Zorro (The mark of Zorro) de Fred Niblo (USA, 1920) avec Douglas Fairbanks, Marguerite de la Motte

Si j'étais le patron de Richard Pottier/Jacques Prévert (France, 1934) avec Mireille Bâin, Fernand Gravey, Max Dearly, Pierre Larquey

La soeur de son valet (His butler's sister) de Frank Borzage (USA, 1943) avec Deanna Durbin, Franchot Tone, Pat O'Brien

La tendre ennemie de Max Ophuls (France, 1935) avec Simone Berriau, Marc Valbel, Georges Vitray, Lucien Nat

Toute la ville en parle (The whole town's talking) de John Ford (USA, 1935) avec Edward G. Robinson, Jean Arthur

Ultimatum de Robert Wiene (France, 1938) avec Dita Parlo, Erich von Stroheim, Abel Jacquin

Un oiseau rare de Richard Pottier/Jacques Prévert (France, 1935) avec Max Dearly, Pierre Brasseur, Pierre Larquey, Jean Tissier

Avec des court-métrages, dont: Rin-Tin-Tin dans *The night cry* de Raymaker, 1926 – Le premier film de Douglas Sirk: *Le malade imaginaire*, 1934 – *Ceux de chez nous*, de Sacha Guitry – *Salut à la France* de Jean Renoir, 1944 – *24 h de la vie d'un clown* de Jean-Pierre Melville, 1946 – *L'homme* de Gilles Margaritis – *Popeye*, *Batty Boop*, etc.

CINEMATHEQUE MUNICIPALE

CINEMATHEQUE MUNICIPALE

Saison 1980/81: Anthologie du Cinéma (I)

(A PARTIR DU JEUDI 11 SEPTEMBRE)

ALLEGRET Marc: «Avec André Gide» (1951)
ALLEGRET Yves: «Dédée d'Anvers» (1948)
AUTANT-LARA Claude: «L'auberge rouge» (1951)
BECKER Jacques: «Le trou» (1960)
BERGMAN Ingmar: «Rêves de femmes» (1955)
BERKELEY Busby: «Gold Diggers of 1933» (1933)
BERNARD Raymond: «Les croix de bois» (1932)
BOETTICHER Budd: «The man from the Alamo» (1953)
BOORMAN John: «Point Blank» (1967)
BRAHM John: «Escape to glory» (1940)
BROOKS Richard: «Blackboard Jungle» (1955)
BUNUEL Luis: «La mort en ce jardin» (1956)
CAPRA Frank: «It's a wonderful life» (1946)
CARNE Marcel: «Hôtel du Nord» (1938)
CHAPLIN Charles: «The circus» (1928)
CHENAL Pierre: «L'alibi» (1937)
CHRISTIAN-JAQUE: «La Chartreuse de Parme» (1948)
CLAIR René: «A nous la liberté» (1932)

CLEMENT René: «Le père tranquille» (1946)
CLOUZOT Henri-Georges: «Les diaboliques» (1954)
COCTEAU Jean: «La belle et la bête» (1946)
CORMAN Roger: «The Saint Valentine's Day Massacre» (1967)
COTTAFANI Vittorio: «Repris de justice» (1954)
CUKOR George: «The marrying kind» (1952)
DECOIN Henri: «Premier rendez-vous» (1941)
DUVIVIER Julien: «Pépé le Moko» (1937)
DWAN Allan: «Hold back the night» (1957)
EISENSTEIN Serge: «Le cuirassé Potemkine» (1925)
FEJOS Paul: «Lonesome» (1927)
FELLINI Federico: «La dolce vita» (1960)
FLEISCHER Richard: «The happy time» (1951)
FORD John: «My darling Clementine» (1946)
FORST Willi: «Mazurka» (1935)
FRANJU Georges: «Thérèse Desqueyroux» (1962)
FREDA Riccardo: «Sept épées pour le Roi» (1963)
FULLER Samuel: «Fixed Bayonets» (1951)
GANCE Abel: «Un grand amour de Beethoven» (1936)
GERMI Pietro: «La Tanière des Brigands» (1952)
GODARD Jean-Luc: «Les carabiniers» (1962)
GREMILLON Jean: «Lumière d'été» (1942)
GREVILLE Edmond T.: «Le diable souffle» (1947)
GRIFFITH D.W.: «Naissance d'une Nation» (1915)
GUITRY Sacha: «Ils étaient 9 célibataires» (1939)
HATHAWAY Henry: «Diplomatic Courier» (1952)
HAWKS Howard: «Scarface» (1932)
HITCHCOCK Alfred: «I confess» (1953)
HUSTON John: «Asphalt Jungle» (1950)
JUGERT Rudolf: «Film ohne Titel» (1948)
KAUTNER Helmut: «In jenen Tagen» (1947)



Blackboard Jungle (Brooks)

CINEMATHEQUE MUNICIPALE

CINEMATHEQUE MUNICIPALE

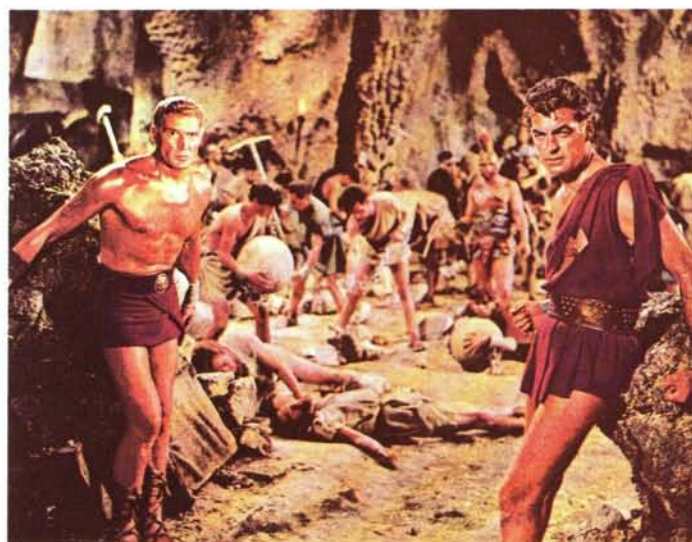
The big carnival (Wilder)



The naked and the dead (Walsh)



KAWALEROWICZ Jerzy: «Pharaon» (1966)
 KAZAN Elia: «Panic in the streets» (1950)
 KING Henry: «Seventh heaven» (1937)
 LANG Fritz: «Clash by night» (1951)
 LATTUADA Alberto: «La Mandragore» (1964)
 LEONE Sergio: «Le colosse de Rhodes» (1960) ►
 L'HERBIER Marcel: «Au petit bonheur» (1945)
 LIZZANI Carlo: «L'oro di Roma» (1961)
 LOSEY Joseph: «King and Country» (1964)
 LUMET Sidney: «Twelve angry men» (1956)
 LUPINO Ida: «Not wanted» (1949)
 MALLE Louis: «Le feu follet» (1963)
 MANKIEWICZ Joseph L.: «House of strangers» (1949)
 MATARAZZO Raffaello: «Le navire des filles perdues» (1953)
 MAY Paul: «08/15» (1955)
 MELVILLE Jean-Pierre: «Le silence de la mer» (1947)
 DE MILLE Cecil B.: «Male and female» (1919)
 MINNELLI Vincente: «A matter of time» (1976)
 OPHULS Max: «La tendre ennemie» (1935)
 PAGNOL Marcel: «La femme du boulanger» (1938)
 PETRI Elio: «Un coin tranquille à la campagne» (1968)
 PREMINGER Otto: «The cardinal» (1963)
 RAY Nicholas: «In a lonely place» (1950)
 RENOIR Jean: «Le caporal épinglé» (1962)
 ROBSON Mark: «The champion» (1949)
 DE SANTIS Giuseppe: «Roma, ore 11» (1952)
 SIEGEL Don: «Hell is for heroes» (1962)
 SIRK Douglas: «Written on the wind» (1957)
 VON STERNBERG Josef: «An American Tragedy» (1931)
 STURGES John: «Bad Day at Black Rock» (1954)
 THIELE Rolf: «Das Mädchen Rosemarie» (1958)
 TOURNEUR Jacques: «The comedy of terrors» (1963)
 TRUFFAUT François: «Les 400 coups» (1959)
 ULMER Edgar G.: «Daughter of Dr. Jekyll» (1957)
 VALENTIN Albert: «Marie-Martine» (1943)



VARDA Agnès: «Cléo de 5 à 7» (1961)
 VIDOR King: «Ruby Gentry» (1952)
 WAJDA Andrzej: «Cendres et diamant» (1958)
 WALSH Raoul: «The naked and the dead» (1958)
 WELLES Orson: «Citizen Kane» (1941)
 WELLMAN William: «The public enemy» (1931)
 WILDER Billy: «The big carnival» (1951)
 WISBAR Frank: «Hunde, wollt ihr ewig leben?» (1959)

Cet avant-programme pourra encore être légèrement modifié, le programme définitif sous forme de brochure paraissant à la mi-septembre.

Pour recevoir cette brochure, écrire ou téléphoner à la Cinémathèque Municipale, 28, place Guillaume (Tél. 4796-2644).

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?



Boch (Rue François)

Verläuft von der Place de l'Etoile parallel zur Rue de Rollingergrund. (Rollingergrund)

Jean-François-Nicolas Boch (1782-1858) leitete die Faïencerie Siebenbrunnen und gründete weitere Zweigunternehmen in Mettlach, Wallerfangen, Tournai und bei Mons, baute Kirche und Schulen in Rollingergrund und befaßte sich mit Botanik.

Bois (Avenue du)

Unter der deutschen Besetzung: Baumbuschstraße.

Verläuft von der Rue des Glacis (Einnündung Allée Scheffer) bis zur Rue Albert Unden (Papierberg). (Limpertsberg)

Bonnevoie (Rue de)

Verbindet die Avenue de la Gare mit der Bonneweger Kirche. (Bahnhofsviertel, Bonneweg)

Bons-Malades (Place und Val des)

Das Val des Bons-Malades erstreckt sich von der Place des Bons-Malades, der Rue Saint-Mathieu und der Rue de Stavelot (Siechenhof) bis auf Kirchberg. (Pfaffenthal, Kirchberg) Benannt nach dem Siechenhof, der Stätte, an der bis 1770 die Siechen, die Aussätzigen (Bons-Malades), der Stadt und der Umgegend zusammengefaßt waren und der ab 1514 Sitz der Aussätzigen-Bruderschaft war.

Borschette (Rue Albert)

Sackgasse ausgehend von der Rue Richard Coudenhove-Kalergi in Richtung Nordosten. (Kirchberg) Albert Borschette (1920-1976) war Mitglied der Kommission der Europäischen Gemeinschaften. Autor verschiedener Memoiren- und Reisebücher.

Boucherie (Rue de la)

Luxemburgisch: Fläschiergaass. Verbindet die Rue du Marché-aux-Herbes mit dem Fischmarkt. (Zentrum)

Hier hatten die Fleischer ihre Schieren (Verkaufsstände), was sich in der luxemburgischen Bezeichnung „Fläschiergaass“ erhalten hat.

Bouillon (Rue de)

Verläuft von der Autobahn Luxemburg-Esch am Friedhof Hollerich entlang. (Hollerich) Bouillon, heute belgisch, gehörte von 1815 bis 1830 zum Großherzogtum Luxemburg.

Bourbon (Rue du Fort)

Während der deutschen Besetzung: Wigerichstraße.

Verbindet die Place de Paris mit der Avenue de la Gare. (Bahnhofsviertel) Fort Bourbon, erbaut 1685, geschleift von 1870 bis 1880, und benannt nach dem französischen Haus Bourbon, war eines der wichtigsten Verteidigungswerke der Thionviller Front der Festung.

Bourg-Gemen (Rue Melchior)

Führt von der Avenue de la Faïencerie über Treppen zum Rollingergrund (Limpertsberg)

Melchior Bourg-Gemen (1861-1939) wurde als Wohltäter der Stadt geehrt.

Bourgogne (Rue de)

Früher: Rue Charles Collart. Unter der Besetzung: Karl Collartstraße. Verbindet die Rue Charles Collart mit der Rue de Salm. (Beggen) Von 1443 bis 1506 war Luxemburg unter burgundischer Herrschaft.

Bové (Rue Nicolas)

Führt von der Route de Longwy in Richtung der Rue de Strassen. (Merl) Nicolas Bové (1802-1842), gebürtig aus Mühlenbach, leitete als Botaniker die Ibrahim-Pascha-Gärten in Kairo und eine französische Pflanzenversuchsanstalt in Algerien. Er war Autor einer Flora Algeriens und von Reisebeschreibungen über die arabischen Länder. Eine auf dem Berg Sinai blühende Primula Boveana wurde nach ihm benannt.

Brabant (Rue Marguerite de)

Verbindet den Boulevard Pierre Dupong mit der Rue Charles Martel. (Merl)

Marguerite de Brabant (1274-1311) wurde durch ihre 1292 erfolgte Heirat mit Heinrich VII. Gräfin von Luxemburg.

Bragance (Rue de)

Verbindet den Boulevard Pierre Dupong mit der Avenue Guillaume. (Neu-Merl)

Miguel de Braganza, von 1828 bis 1834 König von Portugal, war der Vater der Großherzogin Marie-Anne von Luxemburg. Die geborene Prinzessin Maria-Antonia von Braganza, Infantin von Portugal, war die Mutter von Prinz Felix.

Brandebourg (Rue Pierre)

Verbindet die Rue N.-P. Medinger mit dem zwischen der Route de Thionville und der Rue Nicolas Martha geplanten Ring. (Bonneweg)

Pierre Brandebourg (1824-1878), in Luxemburg geboren und gestorben, studierte unter Jean-Baptiste Fresez sowie in Paris und München Malerei. Portrait- und Landschaftsmaler. Gegen 1867 etablierte er sich in Luxemburg als Photograph.

Brasseur (Rue Jean-Pierre)

Verbindet den Boulevard Grande-Duchesse Charlotte mit der Rue Bertholet. (Belair)

Jean-Pierre Brasseur (1840-1929) stammte aus Differdingen. Ihm gehörten die Ländereien westlich der Place Churchill. Der auf ihnen liegende „Brasseursweiher“ war langjähriger Treffpunkt der Eisportler.

Brasseur (Square Robert)

An der Eicherbergstraße. (Zentrum)
Robert Brasseur (1870-1934) war Rechtsanwalt und liberaler Deputierter in Luxemburg, Mitgründer der Union Internationale des Avocats. Von 1904 bis 1925 gehörte er dem Stadtrat an.

Braunshausen (Rue Nicolas)

Verbindet die Rue Nicolas-Ernest Barblé mit dem Val Saint-André. (Rollingergrund)
Nicolas Braunshausen (1874-1956), aus Garnich gebürtig, war Professor an mittleren und höheren Unterrichtsanstalten, Professor an der Universität Lüttich, Verfasser verschiedener Werke über experimentelle Psychologie, 1917-1929 Mitglied des Stadtrates, 1929-1936 Stadtschöffe, 1936-1937 Minister des Innern, des Handels und der Industrie.



Briand (Rue Aristide)

Während der deutschen Besetzung: Brahmsstraße.
Verbindet die Rue Gutenberg mit der Rue Clemenceau. (Gasperich)
Französischer Staatsmann und Friedens-Nobelpreisträger (1862-1932).

Bricherhof (Sentier du)

Zweite Abzweigung der Autobahn auf Kirchberg von der Avenue J.-F. Kennedy. (Kirchberg)

Bridel (Rue de)

Führt von der Rue Albert Unden zum Rond-Point im Baumbusch. (Mühlenbach)
Bridel, Örtlichkeit in der Nachbargemeinde Kopstal.

Bruch (Rue Robert)

Führt von der Rue de Trèves nach Norden und mündet in den Boulevard Simonis. (Fetschenhof, Cents)



Robert Bruch (1920-1959), in Bonneweg geboren und durch Verkehrsunfall ums Leben gekommen, war der wohl bedeutendste Sprachforscher Luxemburgs. Von 1948 bis 1959 Sekretär der Wörterbuchkommission. Verfasser einer Reihe wissenschaftlicher Schriften, u.a. einer luxemburgischen Grammatik.

Bruxelles (Place de)

Knotenpunkt der Avenue Marie-Thérèse, des Boulevard Royal und des Boulevard Roosevelt am Pont Adolphe. (Zentrum)

Busbach (Rue Marguerite de)

Führt von der Rue Jules Wilhelm über eine Treppe nach der Rue de Neudorf. (Hierzekrëpp)
Marguerite de Busbach (1580-1651) gründete 1627 zusammen mit Graf Mansfelds natürlicher Tochter Anna, auch Maria genannt, die Kongregation Unserer Lieben Frau in Luxemburg.

Byrne (Rue Thomas)

Während der deutschen Besetzung: Rembrandtstraße.
Verläuft von der Rue de Hamm in Richtung Alzette-Tal. (Hamm)
Thomas Byrne (1824-1884), geboren in Irland, war am Bau der Brücken der Nordlinie der Eisenbahnen und an der Gründung der Rodinger Hüttenwerke beteiligt. Er starb in Luxemburg.

Cahen (Boulevard Marcel)

Verbindet die Place de France mit der Rue de Merl. (Neu-Merl)
Marcel Cahen (1887-1949), Tabakfabrikant, gehörte der Kammer und von 1921 bis 1945 dem Gemeinderat an und war 1924-1929 und 1935-1945 Schöffe, mit Ausnahme der Jahre seiner Emigration während des Zweiten Weltkriegs.

Calmes (Rue Albert)

Mündet in die Rue de Trèves zwischen der Rue du Fort Dumoulin und der Rue Nicolas Rollinger, in entgegengesetzter Richtung. (Fetschenhof)
Albert Calmes (1881-1967), Volkswirtschaftler und Historiker, bevollmächtigter Minister, Dekan an der Universität Frankfurt, Präsident der Zentralkasse landwirtschaftlicher Lokalvereine und der Banque Européenne. Autor volks- und betriebswirtschaftlicher sowie historischer Werke.

Calmette (Rue Charles)

Verbindet die Rue Emile Mayrisch mit dem Boulevard Gustave-Jacquemart. (Verlorenkost)
Französischer Bakteriologe (1863-1933)

Capucins (Rue des)

Verbindet die Grand-Rue mit der Rue Beaumont. (Zentrum)
Benannt nach dem dort liegenden 1630 konsekrierten Kapuzinerkloster, ab 1795 Getreidelager, von 1867 bis 1963 Stadttheater, augenblicklich in Restaurierung begriffen.

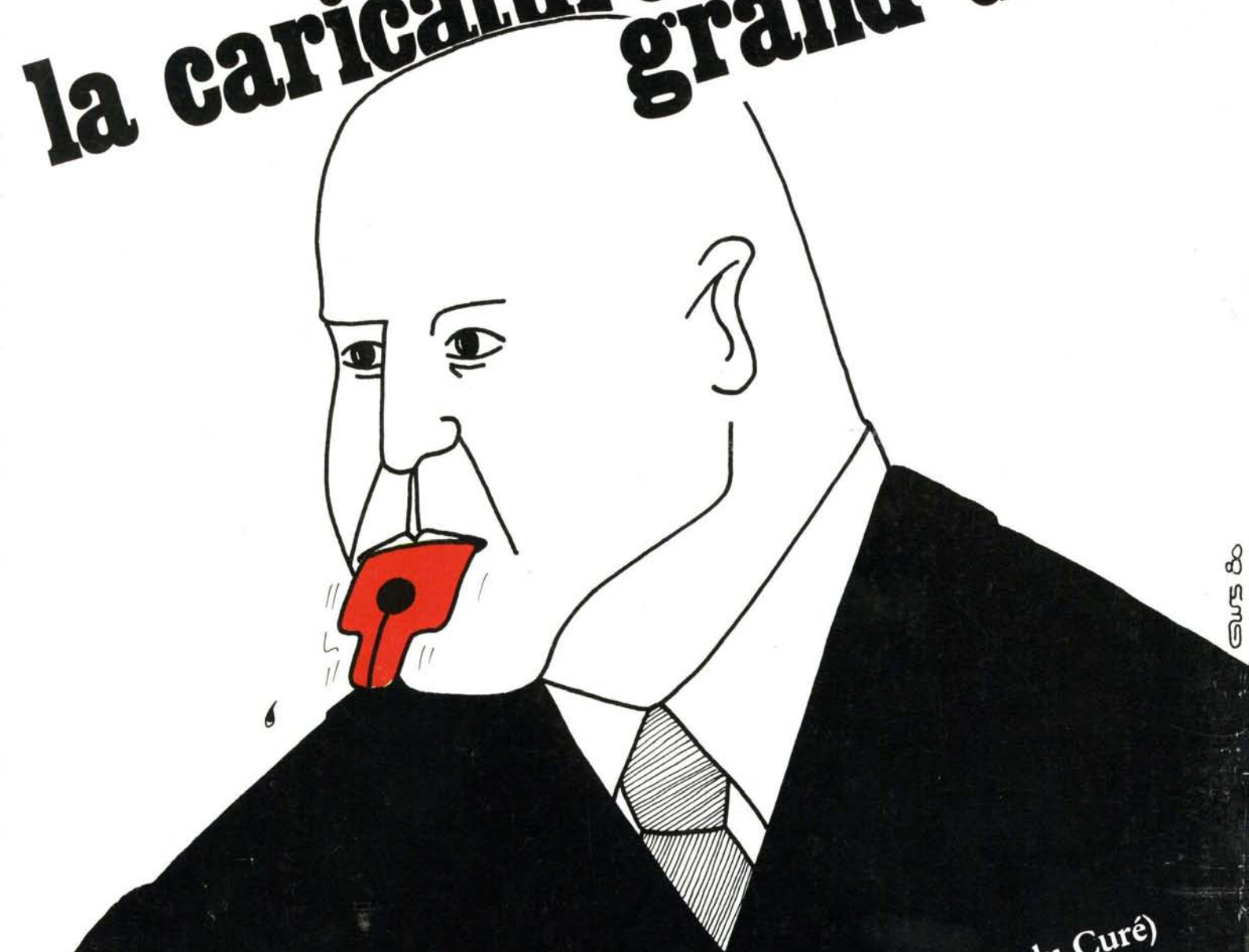


23 juin	20.30 heures. Place d'Armes Concert par l'Amicale «Garnisounsmusek»	3 juillet	20.30 heures. Place de Paris Harmonie Municipale Gare
24 juin	20.30 heures. Auditorium de la Villa Louvigny (RTL) Récital Suzanne Husson, piano 20.30 heures. Place d'Armes Fanfare Garnich	4 juillet	20.30 heures. Théâtre Municipal Festival International Echternach- Luxembourg Récital Janet Baker, contralto 20.30 heures. Place d'Armes Ensemble «Turelbaacher»
25 juin	20.30 heures. Place d'Armes Fanfare Municipale de Neudorf 21.30 heures. Place d'Armes Musique des Services Industriels de la Ville de Luxembourg	5 juillet	16.00 heures. Place d'Armes Summer Fever '80 Plasma Jazz Group 20.30 heures. Place d'Armes Summer Fever '80 Fanfare de l'Athénée
26 juin	20.30 heures. Place d'Armes Fanfare Roeser-Crauthem	6 juillet	Journée de la Rose 11.00 heures. Place d'Armes Musique Militaire Grand-Ducale (distribution gratuite de roses) 20.30 heures. Place d'Armes Fanfare de Bissen
27 juin	20.30 heures. Théâtre Municipal Festival International Echternach- Luxembourg Orchestre Philharmonique de la Ville de Mexico Martha Argerich, piano 20.00 heures. Place d'Armes Cercle des Accordéonistes de la Ville de Luxembourg 21.00 heures. Place d'Armes Section de Musique de l'Union des Banques Suisses	7 juillet	20.30 heures. Cathédrale Notre-Dame. Été Musical , Festival de Luxembourg Requiem de G. Verdi (orchestration R. Defossez) M. Wielemans-Gallez, soprano Kathryne Fowler, alto Eugène Bley, ténor Ionel Pantea, basse Chorale Mixte du Conservatoire de Musique de la Ville de Luxembourg Maîtrise de la Cathédrale Musique Militaire Grand-Ducale dir.: Major Pierre Nimax
28 juin	16.00 heures. Place d'Armes Chorale enfantine «Laurent Menager», Pfaffenthal 17.00 heures. Place d'Armes Chorale enfantine «Merterquakerten» 20.30 heures. Place d'Armes Fête du Vin Harmonie Municipale de Wormeldange Harmonie Municipale Luxembourg-Rollingergrund Do-Quartett, Grevenmacher Chorale Ste-Cécile, Remich Tombola de vins luxembourgeois	8 juillet	20.15 heures. Place d'Armes Summer Fever '80 Fanfare du Lycée de Garçons (LGL) 21.30 heures. Place d'Armes Big Band «Opus 78»
29 juin	11.00 heures. Place d'Armes Musique Militaire Grand-Ducale Après-midi. Trois-Glands (anc. Fort Thungen) Journée des Jeunes de l'Union Grand-Duc Adolphe Retransmission en direct de l'émission dominicale «Hei elei, kuck elei» – RTL 20.30 heures. Place d'Armes Harmonie de Kayl	9 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Big Band de la Musique Militaire
30 juin	20.30 heures. Place d'Armes Summer Fever '80 Tito Mina, folk & blues Network, jazz-rock	10 juillet	20.00 heures. Place d'Armes Chorale «Sängerbond», Diekirch 21.00 heures. Place d'Armes Orchestre d'Harmonie du Conserva- toire de Musique de la Ville de Luxem- bourg
1 ^{er} juillet	20.30 heures. Cour de la Bibliothèque Natio- nale Été Musical , Festival de Luxembourg «Le Madrigal de Luxembourg» Oeuvres de Monteverdi et Praetorius 20.30 heures. Place d'Armes. Summer Fever '80 Atmosphère, jazz	12 juillet	10.45 heures. Palais Grand-Ducal Relève de la Garde 16.00 heures. Place d'Armes Summer Fever '80 Feetwarmers, jazz 20.00 heures. Place d'Armes Harmonie Municipale Bascharage 21.15 heures. Place d'Armes Summer Fever '80 Jazz Abroad (USA) 20.30 heures. Théâtre Municipal Festival International Echternach- Luxembourg Orchestre Symphonique de RTL soliste: Anne-Sophie Mutter, violon
2 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Summer Fever '80 Dixie Sound Big Band	13 juillet	11.00 heures. Place d'Armes Musique Militaire Grand-Ducale 16.00 heures. Place d'Armes Summer Fever '8, Verenigd Jeugdblaasorkest, Maashees (Pays-Bas) 20.30 heures. Place d'Armes Harmonie Municipale de Luxembourg
3 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Fête Nationale des USA Harmonie Municipale de Luxembourg		

14 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Fête Nationale Française Harmonie Municipale de Differdange	26 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Fanfare Born
	20.30 heures. Eglise St-Jean, Luxembourg-Grund Été Musical , Festival de Luxembourg Bernard Lagacé, orgues (org.: Les Amis de l'Orgue, Luxembourg)	27 juillet	11.00 heures. Place d'Armes Harmonie Troisvierges 20.30 heures. Place d'Armes The Woodstock Chorelares (USA)
15 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Summer Fever '80 US-Collegiate Wind Band 20.30 heures. Eglise de la Ste-Trinité Été Musical , Festival de Luxembourg Boris Pergamenschikov, violoncelle Ensemble «Les Jeunes Musiciens»	28 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Fanfare de Schieren
		29 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Harmonie Kleinbettingen
16 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Soirée viennoise Musique Militaire Grand-Ducale 20.30 heures. Eglise St-Michel Été Musical , Festival de Luxembourg André Isoir, orgues Ensemble «Les Jeunes Musiciens»	30 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Fanfare de la Commune de Biwer
		31 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Fanfare Gilsdorf
17 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Harmonie Municipale Hollerich-Gare	1 ^{er} août	20.30 heures. Place d'Armes Fanfare Niederdonven
18 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Chorale «Orphéon Municipal» 20.30 heures. Auditorium de la Villa Louvigny (RTL) Été Musical , Festival de Luxembourg Jules Bastin, basse Pierre Nimax, piano	2 août	20.30 heures. Place d'Armes Fanfare Canach
		3 août	11.00 heures. Place d'Armes Fanfare de la commune de Schuttrange 20.30 heures. Place d'Armes Network, jazz-rock
19 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Harmonie Hautcharage	7 août	20.30 heures. Place d'Armes The Rythm Band
20 juillet	11.00 heures. Place d'Armes Harmonie des Cheminots Luxembourgeois 20.00 heures. Place d'Armes Harmonie Municipale Luxembourg-Eich 21.00 heures. Cercle Municipal Été Musical , Festival de Luxembourg Orchestre de chambre «Virtuti Musicae»	9 août	20.30 heures. Place d'Armes Siebenbürger Volkstanzgruppe Vöcklabruck
		10 août	11.00 heures. Place d'Armes Fanfare Royale de Gembloux 20.30 heures. Place d'Armes Fascination, show-band
21 juillet	20.30 heures. Place d'Armes. Fête Nationale Belge Fanfare Grand-Ducale de Clausen	12 août	20.30 heures. Cathédrale Notre-Dame Burnley Girls' High School Choir (GB)
22 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Fanfare Sandweiler 20.30 heures. Eglise St-Jean, Luxembourg-Grund Été Musical , Festival de Luxembourg Anne Gallet, clavecin Boris Goldstein, violon	14 août	20.30 heures. Place d'Armes Egerländer Freunde
		16 août	20.30 heures. Place d'Armes «Retour de Flamme»
23 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Harmonie Hobscheid	17 août	11.00 heures. Place d'Armes Egerländer Freunde
24 juillet	20.30 heures. Place d'Armes The Leo Lentz Band 20.30 heures. Cour de la Bibliothèque Nationale Été Musical , Festival de Luxembourg The Tudor Singers, Montréal	19 août	20.30 heures. Théâtre Municipal Festival International Echternach-Luxembourg Orchestre des Jeunes des Communautés Européennes dir.: Sir Edward Heath Claudio Abbado
25 juillet	20.30 heures. Place d'Armes Harmonie Forge du Sud, Dudelange 20.30 heures. Hôtel de Ville Été musical , Festival de Luxembourg Concert de Clôture des Cours Internationaux de Perfectionnement Musical	22 août	20.30 heures. Place d'Armes Angelus Novus
		24 août	11.00 heures. Place d'Armes Les Amis de l'Accordéon, Esch/Alzette
		31 août	11.00 heures. Place d'Armes Harmonie Oberkorn
		6 sept.	20.30 heures. Place d'Armes Harmonie des Cheminots de Lausanne
		7 sept.	20.30 heures. Place d'Armes Musique Militaire Grand-Ducale
		13 sept.	10.45 heures. Palais Grand-Ducal Relève de la Garde
		14 sept. et 21 sept.	11.00 heures. Place d'Armes Musique Militaire Grand-Ducale
		23 sept.	20.30 heures. Eglise St-Michel Chorale «Walther von der Vogelweide», Innsbruck

VILLE DE LUXEMBOURG EXPOSITION

la caricature au grand-duché



du 12 au 26 juin 1980
au RATSHELLER (Cercle Municipal, entrée rue du Curé)
ouvert tous les jours de 14 à 19 heures